



ROME

FIGARO ILLUSTRÉ — Mars 1908

Ayuntamiento de Madrid

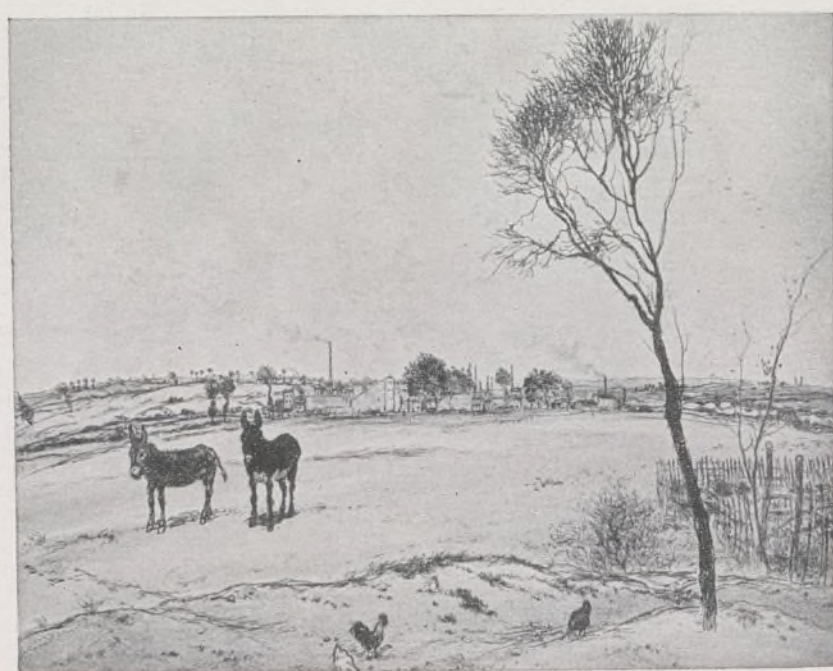
F. ROGANEAU

ROME 03

SOCIÉTÉ DES

Galleries Georges PETIT

PARIS



RAFFAELLI. — *Les petits ânes*

8 & 10, Rue de Sèze
12, Rue Godot-de-Mauroi

LONDRES

35, New Bond Street

NEW-YORK

391, Fifth Avenue



BERGÈS. — *La Sévillane*

EAUX-FORTES ORIGINALES EN COULEURS

La Société des Galeries Georges PETIT s'est assurée la propriété des planches les plus remarquées, des membres de la Société de la Gravure originale en couleurs.



DE LATENAY. — *Le bassin de marbre*



CHABANIAN. — *Clair de lune à Murano*

BELLANGER-ADHÉMAR DE LATENAY
BERGÈS LA TOUCHE
BOMPARD LE GOUT-GÉRARD
CHABANIAN LEVÉ
CHARPENTIER LORRAIN
DAGNAUX LUIGINI
DAUPHIN LUSY
DELATRE OSTERLIND
DELPY PAILLARD
FRAIPONT PESSEAUD
FRANC-LAMY PICABIA
GEOFFROY PRINS
GRIMELUND RAFFAELLI
HELLEU ROBBE
HOUDARD SIMON
JOURDAIN THAULOW
JOUVET TRUCHET
LABROUCHE WAIDMANN
LAFITTE WHISHAW



DAUPHIN. — *Le quai de Toulon*



HOUDARD. — *Le grain*



Les Chroniques du Mois

L'ORGUEIL D'ÊTRE ACADÉMICIEN

Je l'appellerai Jacques pour ne pas le compromettre. Il est, depuis tout à l'heure, un des hommes les plus heureux de Paris. Jeune encore, il rêvait d'entrer à l'Académie française, et voilà son vœu réalisé. Il en est. Pour cacher confortablement son angoisse, et connaître à l'instant même où il serait proclamé ce que nous appelions la veille, en riant, « le résultat complet des courses » (l'Académie en faisait courir trois ce jour-là), Jacques s'était dès l'ouverture du scrutin, réfugié chez M. Henry Roujon, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts. Cet appartement d'Henry Roujon est un des plus délicieux coins de l'Institut, et il est bien rare que, les jours d'élections académiques, le maître de la maison n'y donne asile à quelque candidat ami. La salle des délibérations est à vingt pas de là ; tout de suite on est fixé...

Jacques sortait de chez Henry Roujon quand je l'y rejoignis. Il était tout rouge et il avait les yeux brillants de quelqu'un qui a un peu pleuré ou beaucoup ri. En m'apercevant, il cria mon nom, puis m'étreignit :

— Ça y est, mon vieux...

Nous avons gagné le quai. Jacques, tendrement, passa son bras sous le mien.

— Je voudrais marcher un peu, me dit-il. Veux-tu faire un bout de route ensemble ?

J'acquiesçai. Jacques ajouta en riant :

— Tu as l'air abruti, aujourd'hui. Est-ce l'élection de ton vieil ami qui te produit cet effet-là ?

— Peut-être, dis-je. En ce moment je me rappelle un tas de choses qui m'émeuvent : notre enfance, Louis-le-Grand, le régiment... Crois-tu que tout ça a filé, dis ?... Et puis, c'est bête à avouer, mais je suis un peu jaloux de toi, Jacques...

Il s'arrêta net, et s'esclaffant :

— Jaloux de moi ? quel enfant tu es !

— Oui, justement, il y a quelque chose d'enfantin dans le sentiment que j'éprouve. Oui, j'aurais rêvé d'être académicien comme toi ; j'aurais aimé cela à cause de l'habit, de la Coupole et des tambours.

Jacques maintenant ricanait, cordial et dédaigneux :

— Il y a d'autres raisons, dit-il, qui font qu'on souhaite d'entrer à l'Académie.

— Peut-être, fis-je ; de petites raisons nobles et accessoires, les raisons qu'on avoue ; mais les autres, — les fondamentales, qu'on n'avoue pas — sont bien celles que je te dis. Descends, Jacques, au fond de ta conscience ; tu sentiras quel rôle considérable a joué, dans la formation de ton désir d'être académicien, cette vision confuse de l'habit, de la coupole et des tambours... Tu n'as pas pensé qu'à cela, c'est entendu ; mais ta femme, et tes enfants n'ont jamais pensé à autre chose, et toi-même tu as commencé par penser à cela...

— Tu m'amuses...

— Mais non, mon bon Jacques, je ne t'amuse pas ; je t'agace, et je m'en excuse ; mais c'est si intéressant, tu ne trouves pas ? de voir un peu clair en soi de temps en temps.

» D'autant qu'il n'y a rien d'humiliant, mon cher, dans tout cela. On est souvent conduit par de minuscules influences à la haine féroce ou à l'amour éperdu des choses et des gens. Je me rappelle une amusante anecdote que racontait un jour le peintre Rochegrosse à quelques amis. Il racontait qu'étant tout petit, il allait souvent, avec son beau-père, se promener dans Paris. Son beau-père, c'était Théodore de Banville. Et comme, un jour, le poète traversait le Pont-des-Arts en tenant l'enfant par la main :

« — Tu vois bien cette maison-là ? lui dit-il, en désignant l'imposante coupole qui se dressait devant eux. Eh ! bien c'est là dedans qu'on te fourrera un jour, si tu travailles mal, et si tu n'es bon à rien.

» Banville prétendait élever ainsi son beau-fils dans le mépris des académies. Et Rochegrosse avouait qu'en effet, pendant des années, il conserva dans l'esprit cette impression d'enfance. L'Institut, c'était pour lui la maison « où l'on fourre ceux qui ne sont bons à rien ».

» Eh ! bien [il y a, de même, des jeunes gens à qui il a suffi, pour que s'éveillât en eux la vocation ecclésiastique, d'être amusés dans leur enfance par la beauté des spectacles que l'Eglise offre à ses fidèles ; il y a des héros à qui la vue d'une « panoplie » ou d'une

boîte de soldats a révélé, quand ils étaient petits leur vocation militaire.

» Je n'avance donc rien dont tu puisses te formaliser, mon cher Jacques, en affirmant que l'austère beauté d'un décor académique, l'élégance de l'uniforme (porté si comiquement par quelques-uns !), la pompe militaire qui, les jours de réception, s'ajoute à tout cela sont des sujets d'émotion très capables de suggérer à un auteur dramatique ou à un romancier de vingt-cinq ans, et même de quarante, cette pensée : « Ça serait chic d'en être, tout de même ! »

— Il est vrai, fit Jacques un peu agacé, que ces vieilles traditions ont une grâce ; et qu'il est naturel qu'on y soit sensible...

— Parfaitement, dis-je ; et c'est bien là que j'en voulais venir : ces traditions sont admirables ; admirables, parce que, sans elles, mon vieux, il n'y aurait plus d'Académie depuis longtemps, ou si peu que ce ne serait pas la peine d'en parler.

— Paradoxe...

— Mais non. Suppose ceci :

» Une académie sans uniformes, dont les membres ne seraient invités à se parer d'aucun insigne particulier et que rien — quant à l'aspect — ne distinguerait, en aucune circonstance, des syndicats innombrables ou associations que la loi autorise. Imagine ce groupement d'hommes sans beauté installés, non dans un palais, mais n'importe où, par exemple avenue Rapp, dans les bureaux vacants du commissariat de l'Exposition de 1889, ou tenant ses grandes réunions, comme l'Académie Goncourt, autour d'une table de restaurant ; suppose les réceptions des membres nouveaux organisée aussi simplement que, de temps immémorial, elles le furent en une foule d'importantes et vénérables associations que la foule ignore, et que n'honorèrent jamais les curiosités des gens du monde... des réceptions familiales, quoi ! sans déploiement de police et de force armée, sans tambours battant aux champs, ni troupes bordant de la double haie de leurs baïonnettes le chemin qui mène au « temple »... Suppose toute pompe académique abolie... Crois-tu vraiment qu'à cette vieille maison, devenue le plus plat des syndicats littéraires, on eût vu affluer depuis un siècle

tout l'argent qui remplit ses caisses et qu'à cette heure elle ne sait comment employer ? Crois-tu qu'après tant d'autres, M. Charruau, propriétaire à Congis (Seine-et-Marne) aurait eu l'idée singulière de léguer à l'Académie française, sa fortune et sa maison, — ce pauvre petit château dont nos immortels avouent déjà l'intention de se débarrasser, le plus tôt possible, au plus juste prix ?

» Et la clientèle de nos grands salons ? et la foule des belles Parisiennes illustres qui ne sauraient considérer comme valable une réception académique où leur présence n'a point été signalée « au hasard de la lorgnette » par les journaux... Est-ce que tu te figures, que toutes ces admirations, toutes ces dévotions-là iraient volontiers à une Académie française dont les rites seraient calqués simplement sur ceux de l'Union coloniale ou de la Société de statistique ?

» Cette élite mondaine aussi a besoin de la Coupole, de l'habit vert et des tambours, et son joli snobisme n'est satisfait pleinement qu'à ce prix ; ce décor et cette mise en scène sont nécessaires à sa joie ; ils contribuent à l'orgueil qu'elle ressent d'embellir de sa présence et de consacrer par ses applaudissements l'événement considérable qu'est une réception à l'Académie.

» Supprime cette mise en scène et ce décor ; c'est l'effondrement du prestige mondain de l'institution. Or, note ceci, Jacques : le jour où l'Académie cesserait d'être à la mode, elle serait bien près d'être oubliée du peuple et dédaignée par les journaux ; et je te le demande : éprouverais-tu, ce jour-là, le besoin d'y entrer que tu ressentais encore tout à l'heure, et dont tu as, pendant une dizaine d'années, si voluptueusement souffert ?

Nous étions arrivés au domicile de Jacques. Il me tendit la main :

— Tout compte fait, dit-il, je crois que tu as raison. Et ce qui me le prouve, c'est que, depuis dix minutes, je me sens honteusement joyeux à la pensée d'aller ces jours-ci me faire prendre mesure, par mon tailleur, de l'habit que porte si bien Rostand... C'est idiot, hein ? Et il eut un éclat de rire de gosse.

PIERRE OU PAUL



Les Théâtres

VAUDEVILLE : UN DIVORCE, comédie en trois actes de MM. PAUL BOURGET et ANDRÉ CURY ♦♦♦♦♦ GYMNASSE : LE BONHEUR DE JACQUELINE, comédie en quatre actes de M. PAUL GAVAUT ♦♦♦♦♦ ODÉON : L'AVARE CHINOIS, pièce en quatre actes de Mme JUDITH GAUTHIER ♦♦♦♦♦ AMBIGU : LA BÊTE FÉROCE, drame en cinq actes de M. JULES MARY ♦♦♦♦♦♦♦♦♦

Un Divorce, la pièce nouvelle de MM. Paul Bourget et André Cury n'est pas une « pièce à thèse ». Non. C'est une « pièce à idées ». Prenez garde, il y a une grosse différence. Une pièce à thèse, c'est comme qui dirait un discours, une pièce à un personnage, et ce personnage — l'auteur — parle tout le temps, très vite, très fort, ce qui est le seul vrai moyen d'avoir toujours raison, ou ne laisse parler les autres que pour démontrer par leur ineptie qu'ils auraient mieux fait de se taire. Une « pièce à idées », c'est un dialogue entre deux individus d'une intelligence sensiblement égale, d'un tempérament très dissemblable, qui tiennent tout d'abord l'un et l'autre des propos généraux et sensés que tout le monde approuve, qui professent ensuite tour à tour des opinions dont les uns pensent : « Il n'a pas tort » et les autres : « ni lui

non plus » ; qui éclatent enfin l'un contre l'autre, se traitent de goujats, d'idiots ou de misérables, avec une véhémence d'autant plus grande qu'ils ont paru plus longtemps d'accord, et se quittent sur ces bonnes paroles, non sans que l'auteur nous ait parfaitement bien donné à entendre qu'il se rangeait à l'avis du premier ou du second, et pour-quoi. Vous comprenez ? Donc, *Un Divorce* n'est pas le moins du monde une « pièce à thèse », c'est une « pièce à idées ». Seulement, l'idée principale d'*Un Divorce*, qui n'est que l'histoire très particulière d'un divorce et de ses conséquences, — les auteurs, n'est-ce pas, ne l'ont pas oublié un instant — l'idée principale d'*Un Divorce* est que le divorce est une chose exécrationnelle. Et je vous prie de croire que l'on n'a pas poussé l'abnégation intellectuelle jusqu'à vouloir nous persuader du contraire.

Du reste, cela ne fait rien. Car encore que MM. Bourget et Cury aient voulu, comme cela crève les yeux, asséner au divorce un de ces coups qui fendent en deux les montagnes et les institutions, c'est frappé à faux ou à côté, parce que le conflit d'idées et de sentiments qui constitue le drame, ne résulte nullement, ne résulte pas essentiellement du divorce, qu'il aurait très bien pu se produire en d'autres circonstances et que la scène de l'acte II, entre Lucien et son beau-père, hostile au singulier mariage du jeune homme, serait tout aussi poignante si elle avait lieu entre Lucien et son père véritable. Il n'y manquerait que la dernière réplique de Lucien : « En épousant cette femme qui a appartenu à un autre, dans telle et telle circonstance, je fais comme toi, mon beau-père, qui a épousé ma mère, divorcée et dont le mari vit encore. » Nous sommes assez de l'avis de Lucien, mais il y a ceci de piquant que nous sommes de l'avis de Lucien avec toute notre sympathie, et contre la pensée des auteurs. Nous ne nous disons pas : « Quelle horreur ! Voilà une de ces terribles conjonctures, une de ces abominables conclusions où nous entraînent le divorce et la faiblesse de l'approuver. » Mais non, cela ne nous épouvante pas du tout de voir s'épouser parce qu'ils s'aiment, des êtres qui s'aiment. La chose désastreuse dans le second mariage de Mme Darras, c'est qu'à présent cette pauvre femme semble préférer sérieusement son confesseur à son mari : M. et Mme Darras nous rappellent l'*Otage* de Gabriel Trarieux, *Ames ennemies* de H.-P. Loyson, où il ne s'agit pas des conséquences d'un divorce mais plutôt des raisons les plus hautes, les plus pures, en un mot les moins fréquentes que le divorce puisse avoir. Mme Darras est mal remariée, comme elle avait été mal mariée. Mme Darras n'aura pas eu de chance dans sa vie. Et si son fils fait un sot mariage, est-ce la faute de son second mari ? Aussi prête-t-elle un peu à sourire lorsqu'elle répète comme une hallucinée : « C'est le châtement, le châtement du ciel (lequel ne reconnaît pas le divorce) c'est la justice, la justice de Dieu ! Ah si j'étais mariée à l'église ! » Car en réfléchissant une demi-minute à tous les jeunes gens dont les parents ne sont ni remariés ni divorcés, et qui se marient contre le gré de leur famille très innocente, elle connaîtrait assez clairement l'opinion du Seigneur touchant cette question délicate. Il serait difficile d'imaginer une démonstration moins démonstrative et d'ailleurs plus intéressante que la démonstration de MM. Paul Bourget et Cury.

Un Divorce est une pièce remarquable en ce sens qu'elle plaira à tout le monde, autant par ses beautés incontestables que par ses faiblesses, ses puérilités et ses partis pris. On y trouvera, en même temps que les idées les plus chères aux auteurs, exprimées par eux sans la moindre prudence, tous les éléments nécessaires pour les combattre le mieux du monde.

L'interprétation est excellente : Mme Jeanne Heller a fait une très curieuse, très caractéristique création du personnage de Berthe Planat. Mme Brandès a joué avec infiniment de talent un rôle qui ne lui convient guère. Mme Cécile Caron est une aïeule touchante. M. Lérand a composé, avec son habituelle maîtrise, la figure de l'ingénieur têtue. M. Arquillière fut un très digne abbé. Quant à

M. Gauthier, il a été simplement admirable de naturel, d'émotion sincère, de passion ardente et tendre. Il est peu d'acteurs qui sachent donner, comme lui, l'illusion complète de la vie.

*
* *

Au Gymnase, une comédie charmante de M. Paul Gavault : *Le Bonheur de Jacqueline*. C'est l'histoire d'une petite fille qui, parce que son bonheur a grandi près d'elle, ne le reconnaît pas ; qui, au lieu d'épouser Fernand, son ami d'enfance, qui l'aime, épouse M. de Lignières, gentilhomme fort brillant qui ne l'aime pas et se soucie du « Bonheur de Jacqueline » comme de la cendre de ses cigares. Alors, Jacqueline est malheureuse. Et puis, à la suite de circonstances cruelles et favorables, Jacqueline s'aperçoit que celui qui l'aime, c'est Fernand, son ami Fernand, qu'elle aime bien, qu'elle aimera, oui, qu'elle aime déjà, et qui voudra bien, après son divorce, qui voudra bien la prendre pour femme, elle Jacqueline qui s'est trompée, mais qui voit clair à présent, et qui comprend trop tard, peut-être — mais non, jamais trop tard, quand on comprend avant l'exil, avant les deuils ineffaçables — où était son profond bonheur, et ce que c'est que le bonheur. Les scènes, gaies, jolies, prenantes, sont conduites avec sûreté jusqu'au dénouement attendu.

Une très charmante comédie supérieurement jouée par M. Tarride, Mme Marthe Régnier, L. Lamy, fort amusant, Mme Judic, et très bien par MM. Burguet, Joffre, Jean Dax, Mme Felyne, etc

*
* *

Il y a plus d'un trait excellent et aussi de naïves images, quelque fraîche et vague poésie, quelques hautes et bonnes et mystérieuses pensées dans l'*Avare*, comédie en quatre actes et six tableaux d'un auteur chinois inconnu, traduite et adaptée par Mme Judith Gautier. Sans les décors, les fonds de décors surtout, sans les costumes, sans la musique agréablement monotone, la musique nullement barbare de je ne sais quels hautbois au nez pincé, soutenus par de maigres instruments à cordes, chantant au rythme des gongs nationaux, des mélodies bien moins chinoises que certaines œuvres ultra-modernes, vraiment françaises, on eût dit presque d'une farce classique. Bref la pièce est assez plaisante. Et quant à ce qui est proprement chinois, quant au spectacle, il est exquis, et j'eusse été pour ma part satisfait de ma journée, quand bien même je n'aurais aperçu, dans le cadre brun de la porte, que cet horizon net de montagnes bleues, ce ciel pâle, ce fleuve lisse et pâle que ne touche pas — (mon enfant, ma sœur) — où ne pèse pas la jonque azurée à la voile bleue. De personnage intéressant, il n'y en a qu'un : l'*Avare*. C'est un des meilleurs rôles de M. Mosnier, qui s'y est montré très intelligent, très pittoresque, d'un comique sobre très original. Autour de lui, MM. Desfontaines, Alexandre, Mmes Cécile Didier et Ludger, d'autres encore, tenaient honorablement des emplois assez insignifiants.

*
* *

Enfin nous avons eu à l'Ambigu, la première représentation de *La Bête Féroce*, drame en cinq actes de MM. Jules Mary et E. Rochard.

On a beaucoup ri, beaucoup frémi, beaucoup applaudi. C'est un bon drame, rien de très neuf ni de très saillant, un bon drame qui ne s'embarrasse pas de préparations trop savantes, ni de subtiles combinaisons. Mais il marche, ne languit pas, se termine par un coup de revolver approuvé d'une parole joviale, par le châtement du crime et le triomphe de la vertu, sans que l'on se soit ennuyé d'autre chose que de la durée des entr'actes. Franc succès, dont Mmes Lina Munte, Véniat, Barthe, MM. Etiévant, Tréville, Villa, Caillard, Dieudonné, etc..., peuvent réclamer une large part.

CHARLES DUMAS

(Lire la suite au dernier feuillet du numéro)



Les Curés Rouges.

ROME

Rome ! Ville éternelle ! Ville des Césars ! Berceau de la civilisation latine ! Terre des martyrs ! Siège de la Papauté et capitale de la Chrétienté ! Que de grands et pieux souvenirs tu évoques dans l'esprit du savant, du penseur, et dans l'âme du chrétien !

L'étranger qui, pour la première fois, vient à Rome a l'esprit rempli de merveilleux récits lus dans les fastes de l'histoire et profane et sacrée. Dans tous les coins du monde le nom magique de Rome suscite à chacun admiration et vénération pour ce que la grande Cité fut et pour ce qu'elle est encore.

Roma locuta est, ce mot célèbre tout autant que cet autre de *Senatus Populusque romanus*, se répète encore chez tous les peuples civilisés du globe, sinon dans les rapports de la science, des lettres et des arts, mais certainement dans ceux de la religion. C'est de là que part le puissant souffle qui vivifie les âmes, la grande voix qui prêche aux peuples : Amour et Fraternité !

Ville Eternelle ! Babylone, Memphis, Thèbes, Athènes, Byzance furent : Rome est encore. Mais ce n'est pas tant pour contempler les imposants vestiges de la ville des Césars, étudier les traces de son glorieux passé, que pour abreuver son esprit aux sources de la foi que l'on vient à Rome. Ce sont près de cent mille pèlerins qui viennent tous les ans

visiter le siège du Vicaire du Christ, le tombeau des Apôtres.

Et dans un esprit tout opposé, d'autres milliers de pèlerins viennent saluer la Reine du Tibre, non pour le Pape ni ses somptueuses basiliques, mais parce que Rome synthétise en elle les destinées et les espérances de l'Italie moderne. Garibaldi, Giordano Bruno, attirent au pied de leurs récents piédestaux de marbre, leurs fidèles acolytes, leurs apôtres, les adeptes de la libre pensée.

Chaque année ce sont trois courants de couleur différente, noir, blanc et rouge — formés de catholiques, de libéraux et de démocrates anti-cléricaux, qui viennent se déverser, presque sans interruption, dans la ville aux sept collines. Saint-Pierre est le but des premiers ; le Panthéon, Campo dei Fiori et le Janicule le but des autres. Rome seule offre ce spectacle de voir se mouvoir, dans ses artères de marbre et de bronze, ces associations, ces foules qui pensent et sentent tout diversement, sans qu'elles se heurtent ou qu'elles se coupent réciproquement la voie.

Dans quelle autre capitale serait possible la coexistence de deux Souverains, de deux Cours ayant chacune un corps diplomatique accrédité auprès d'elle ? Rome enfin constitue deux capitales : celle d'un Etat politique de 33 millions d'habitants, et celle d'un monde religieux de 250 millions de croyants. L'un des deux Souverains a une puissante armée ;



VILLA BORGHÈSE. — L'heure de la fermeture

l'autre n'a ni soldats ni canons ; il vit comme emprisonné dans son palais, et pourtant quel n'est point son prestige ! Sa parole a une autorité qui s'étend au monde entier.

*
* *

La nouvelle Italie s'est installée dans la vieille Rome papale et dans l'antique Rome des Césars, sans y être à l'étroit. Entre les Thermes d'Antonin, de Titus et de Dioclétien ; entre le Forum et le Vatican ; entre Saint-Jean-de-Latran et le Colisée ; entre le Pincio et le Capitole, il y avait et il y a place de reste pour la capitale d'Italie. L'ancien palais pontifical du Quirinal, qu'habitèrent les prédécesseurs de Pie X et de Léon XIII, sert de magnifique demeure aux Souverains d'Italie. Ni à l'extérieur ni à l'intérieur il n'a subi

d'excessives transformations. Le grand portail d'entrée est toujours sommé des armes de Paul V, le pape Borghèse ; chaque jour le Roi, la Reine, les Princes et leurs Cours passent sous l'écusson papal sans s'en trouver offusqués.

De même que le Palatin, les Thermes, le Forum donnaient une hospitalité commode et décorative à l'Eglise triomphante du Paganisme, de même la Rome papale a donné asile aux triomphateurs de « Porta-Pia ». Dans ses palais, ses immenses monastères, se sont commodément logés la Cour, les ministères, le Parlement, les Ambassades, la garnison et toute l'armée de fonctionnaires que le gouvernement amena avec lui dans la nouvelle capitale.

En 37 années, les nouveaux citoyens romains ont vu surgir d'autres monuments, d'autres palais et de vastes quartiers. Rome s'est modernisée à l'égal des grandes villes euro-

péennes, mais le caractère imprimé par les siècles est resté. On y retrouve, çà et là, la couleur locale du passé que le temps n'arrivera jamais à effacer.

Un ministre italien, M. Lanza, appela un jour Rome une immense auberge. Ce mot fut répété depuis au Parlement, chaque fois que le gouvernement demandait un crédit pour les besoins édilitaires de la capitale d'Italie. Mais que de millions ont été dépensés pour donner un démenti à l'appellation de Lanza ! L'Etat a accordé 300 millions rien que pour la construction des quais qui endiguent le Tibre à l'intérieur de la ville. La municipalité a contracté un emprunt de 200 autres millions, et chaque année ce sont encore des dizaines de millions que le Parlement vote pour l'achèvement et l'embellissement de la Rome moderne. Le Palais de Justice,



Vue du Vatican, du grand Portique et de la place adjacente

Gravure de Piranèse



Saint-Pierre

à lui seul, a déjà coûté 37 millions et il n'est pas fini ; le monument à Victor Emmanuel, loin d'être achevé, en a engouffré à l'heure qu'il est 25 autres. Et cependant Rome est toujours « l'immense auberge » et, dans sa physionomie générale, n'a encore qu'une forme provisoire mal définie, incertaine. Elle est dans un habit d'emprunt.

En effet, la Cour loge dans un ancien palais pontifical, les Ministères de l'Intérieur, de la Justice, des Postes, de la Marine, de l'Agriculture, des Travaux publics se sont installés dans des palais construits par les Papes ou dans de vieux monastères.

Partout dominant ou la Rome ancienne ou la Rome papale. Elles semblent soutenir, comme la mère son enfant qui essaie ses premiers pas, les tâtonnements, les gestes encore chancelants de la Rome naissante ; celle-ci pour s'élargir et s'étendre, a besoin de s'appuyer soit à la mère, soit à l'aïeule. Les murs de Servius Tullius dressent leurs blocs géants sur le flanc de la gare de Termini et coupent à mi-chemin la Via Nazionale, la grande artère qui devrait conduire au cœur de la ville. D'ici à quelques années, la gare devra disparaître, mais le mur érigé par le cinquième roi de Rome restera debout. Le Corso Vittorio-Emanuele, qui se dirige vers le Tibre, décrit une ligne tortueuse et brisée entre deux rangs d'églises et de palais de la Rome papale. La Via Cavour, la plus longue et la plus large, est bloquée à son principal débouché par les Forums impériaux. Le monument de Victor-Emmanuel s'adosse à la vénérable église de l'Ara Cœli et aux musées Capitolins construits par Michel-Ange. N'importe où il s'agit d'ouvrir une rue, ériger une place, on a à lutter contre les droits sacrés de l'histoire et de l'art, qui presque

toujours priment les exigences des contemporains.

La troisième Rome voudrait rivaliser avec les deux précédentes, mais en innovant, afin de se donner un cachet tout personnel. Ce qu'elle a produit jusqu'ici détonne au milieu des styles classiques de la Renaissance et de l'antiquité, pêche par l'harmonie et la symétrie des lignes. Les nouveaux palais ne plaisent pas, précisément parce qu'ils manquent des qualités essentielles qui font le mérite des œuvres des grands architectes du passé.

Pour agrandir la place Colonna, on a abattu des édifices anciens, mais l'on n'a pas encore su reconstruire. L'ancienne place est encadrée de palais ; il s'agit de donner à la nouvelle un fond architectural qui puisse s'harmoniser avec celui qui lui fait face. On ne veut pas de style moderne et l'on ne sait quel type copier de l'antique, ce qui fait que depuis vingt-cinq ans ce côté de la place est resté terrain vague.

Non loin de la place Colonna se trouve le palais de la Bourse. Encore ici, pour avoir un édifice qui pût figurer dignement parmi ceux du passé, il a fallu emprunter à Antonin, son magnifique temple à colonnes cannelées. Tous les styles d'architecture se touchent, s'allient, et leur grande variété offre un intéressant sujet d'études et de comparaisons.

*
* *

L'étranger qui arrive à Rome cherche en vain un vrai centre, où palpiter l'âme de la ville, comme à Milan, Florence, Naples, Turin et dans les grandes capitales d'Europe. Rome n'a pas de centre, mais des centres et plusieurs sont dans la périphérie de la ville. Aucune des grandes basiliques n'est située au cœur de Rome. Saint-Jean de Latran, *caput ecclesiae*, touche pour ainsi dire de son portique surmonté de statues, le vieux mur d'enceinte d'Aurélien. Saint-Paul est à



La Musique au Pincio

* *



Musique Militaire devant le Quirinal

plusieurs kilomètres hors de la porte de ce nom. Derrière le Vatican et Saint-Pierre, centre et but de tous les catholiques, s'étend la campagne romaine.

La place Colonna est un des centres de la vie élégante ; celle de Venise l'est moins.

Les grands hôtels sont tous dispersés. Le *Grand Hôtel* est près de la gare ; l'*Excelsior* est dans le quartier Ludovisi ; les hôtels de *Russie*, de *Londres*, le *Bertolini* sont près de la place du Peuple et du Pincio ; l'hôtel *Minerve* est à côté du Panthéon. De l'Académie de France à l'Académie d'Espagne la distance est de plus d'une heure ; de cette dernière à celle des États-Unis la distance est presque double.

Rome n'a pas de faubourg Saint-Germain ; de quartiers aristocratiques on peut en citer cinq, dix et éloignés l'un de l'autre. Le populaire vit, grouille dans les quartiers du centre comme dans les quartiers excentriques. Autour des palais des grandes familles s'étendent les masures des pauvres. Ce

intime de se trouver dans une ville qui est à tout le monde, et si quelqu'un se permet de porter une main sacrilège à un monument ou une ruine quelconque, ce ne sont pas toujours les vrais romains les premiers à protester, mais un citoyen de New-York, de Melbourne, de Londres, de Paris, etc. Le *civis romanus* est désormais un titre universel, dont peut se qualifier M. Pierpont-Morgan tout comme le prince Colonna.

Le premier citoyen de Rome, le syndic, est M. Nathan, d'origine hongroise et né à Londres.

PAR LES RUES. — Le cosmopolitisme de Rome est la première chose qui frappe l'œil de l'étranger. Qu'il se mette en n'importe quel point

mélange date de longs siècles et l'on n'a jamais osé opérer une sélection. Le pic démolisseur a transformé, mais il n'a pas changé cet état de choses.

Le même caractère transitoire se remarque dans les faubourgs et dans la campagne. La mer est à 20 kilomètres de Rome et la plage est une des plus belles et des plus commodes de l'Europe. Eh bien, il n'y a pas de communications directes pour s'y rendre ; des lignes provisoires de chemin de fer ont été construites, dans l'attente d'une grande voie rectiligne, qui est à l'étude et que l'on promet depuis 30 ans.

Néanmoins, telle qu'elle est ; avec toutes ses anomalies et ses contrastes édilitaires, Rome frappe, plait, enthousiasme. L'étranger ou le provincial n'y est pas dépaycé et se trouve comme chez lui. Le piémontais, le lombard, le napolitain, le sicilien deviennent et se sentent à Rome plus romains que les descendants de Romulus. Chacun a le sentiment



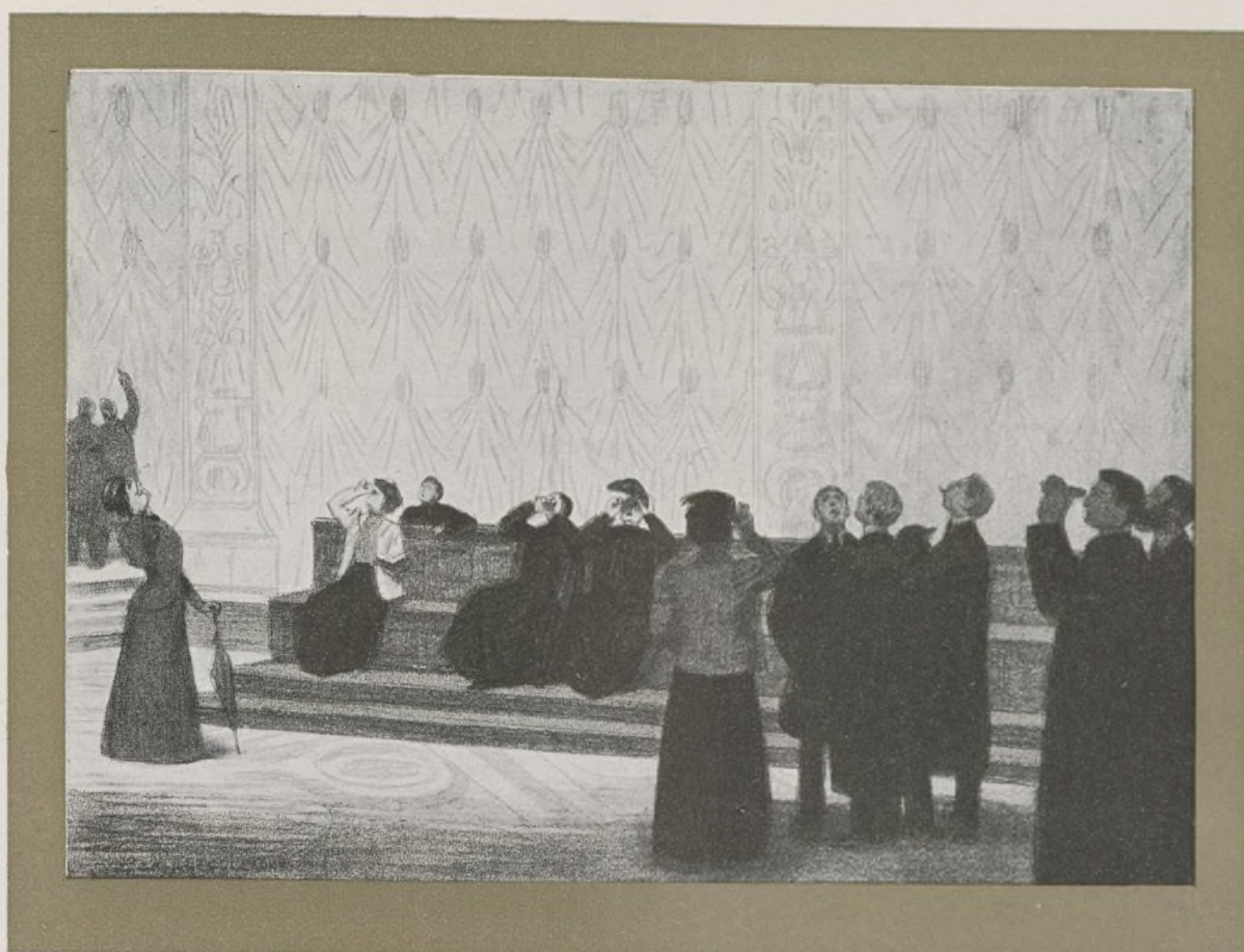
Nourrice Romaine



Coucher de Soleil vu du haut du Pincio

de la place de Venise, du Corso, de la via Nazionale et à n'importe quelle heure du jour, dans l'espace de quelques minutes il verra défiler devant lui, des centaines de personnes qui vont pour leurs affaires ; des caravanes d'anglais, ou d'américains, ou d'allemands, qui avec l'inévitable Murray ou Baedeker en main, se dirigent vers le Forum, le Capitole, Saint-Pierre ; de longues files de fiacres qui conduisent des pèlerins au Vatican ; des bataillons de prêtres, de séminaristes, vêtus de noir, de violet, de rouge, de gris vert, suivant leur nationalité, qui se rendent à l'Université Grégorienne ou en sortent ; des compagnies de soldats, fanfare en tête, qui vont relever les corps de garde ; des groupes d'ouvriers en grève qui protestent et gesticulent. Il y a toujours ici quelque petite grève inoffensive ; ainsi les ouvriers qui travaillent au monument de Victor Emmanuel font, en moyenne, grève douze fois par an.

Mais à Rome les antithèses se touchent constamment. Si des théories de prêtres et de moines vont par files dans les rues, on voit aussi des cortèges



Visiteurs à la Chapelle Sixtine

d'anticléricaux passer, bannières déployées et musique en tête, pour se rendre au Capitole, ou devant la statue de Giordano Bruno, qui se dresse sombre et taciturne sur la place du marché de Campo dei Fiori. Que signifie ce corbillard au milieu de drapeaux et d'emblèmes noirs et rouges? C'est un anarchiste que l'on accompagne au cimetière. Les Sociétés anarchiques vivent de même que les autres et elles ne manquent pas l'occasion de déployer leurs lugubres bannières et insignes.

Rome est la ville des commémorations, des congrès, des fêtes civiles et religieuses. Il y a toujours quelque personnage illustre, quelque grand patriote à commémorer ou quelque date historique à solenniser. Le carnaval officiel a été aboli, mais d'autres scènes carnavalesques, d'autres divertissements sont restés, de sorte que Rome est constamment en fête et ce sont les *forestieri* ou étrangers qui en paient les frais.

Allez, par exemple, au Pincio, le jardin dominant la Place du Peuple et d'où le regard plane sur la ville, contemple Saint-Pierre et son dôme majestueux, vous pouvez parfois vous promener dans ses vertes allées sans entendre un mot d'italien. Par les idiomes qui frappent vos oreilles, il vous semble être ou en Allemagne, ou en Angleterre ou en Amérique.

Au temps des Papes comme aujourd'hui, le Corso a toujours eu pour Rome et a encore une fonction spéciale. C'est la rue de la promenade élégante et mondaine, spécialement l'après-midi. Les charrettes ne peuvent y passer et, à partir de quatre heures, alors que commence la *trottata*, c'est-à-dire la promenade en voiture à la Villa Borghèse, les omnibus doivent changer leur itinéraire. Les trottoirs sont garnis d'élégants, de gommeux qui y stationnent pour passer en revue le beau sexe en landau, avec l'espoir de s'en faire admirer. Dans le Corso on ne peut que se promener; gens affairés ou pressés n'y passent point. Quand vient

le coucher du soleil, le Pincio et la Villa Borghèse se dépeuplent; fiacres et landaus rentrent dans la poussière d'or du couchant et forment le long du Corso une file non interrompue. Aux principaux croisements des rues, des gardes municipaux sont postés pour régler la circulation, mais un peu pour la forme, car en réalité chacun fait ce que bon lui semble. Seulement, comme personne ne presse le pas, il n'arrive pas d'accidents.

Ville de 500,000 habitants. Rome n'a que 500 gardes municipaux, dont une centaine pour le service public ce qui est trop peu. C'est à peu près comme s'il y en avait pas. Le manque de gardes fait que le bon sens du public est plus en éveil; sachant ne pouvoir compter sur ceux qui en ont le devoir, chacun veille de lui-même à sa propre sûreté. Malgré cela les accidents ne sont pas plus fréquents à Rome qu'ailleurs bien qu'il y ait plus de mouvement que dans bien d'autres villes, même plus importantes comme chiffre de population.

Le dimanche, alors que l'agglomération est énorme, la plupart des gardes vont à l'auberge et laissent la foule se débrouiller comme elle peut. Un dimanche ensoleillé d'hiver, j'ai compté au Pincio plus de six cents voitures, fiacres, landaus, coupés et automobiles. Tout cela roulait au milieu d'environ 40,000 piétons. J'eus beau traverser le Pincio dans tous les sens, il ne me fut pas possible de découvrir un seul garde municipal. Il y avait bien cependant quelques carabiniers, au tricorne à pompon rouge, groupés çà et là deux à deux, qui bâillaient d'ennui, mais c'était uniquement comme décor. Non moins rares sont les *questurini* ou agents de police. Des rixes sanglantes surviennent, principalement les jours de fête, dans les endroits les plus fréquentés de la ville, sans que l'on voie apparaître le képi d'un *questurino* ou le tricorne d'un carabinier. A Rome, les fonctions des agents et des carabiniers sont purement décoratives. Mais, par exemple, bon nombre des uns et des autres, comme aussi de gardes municipaux, se voient de planton autour du Quirinal près des ministères, des ambassades, des administrations publiques et du Vatican.

Que de fois la population a protesté contre ce manque de surveillance touchant la sécurité publique! Protestations



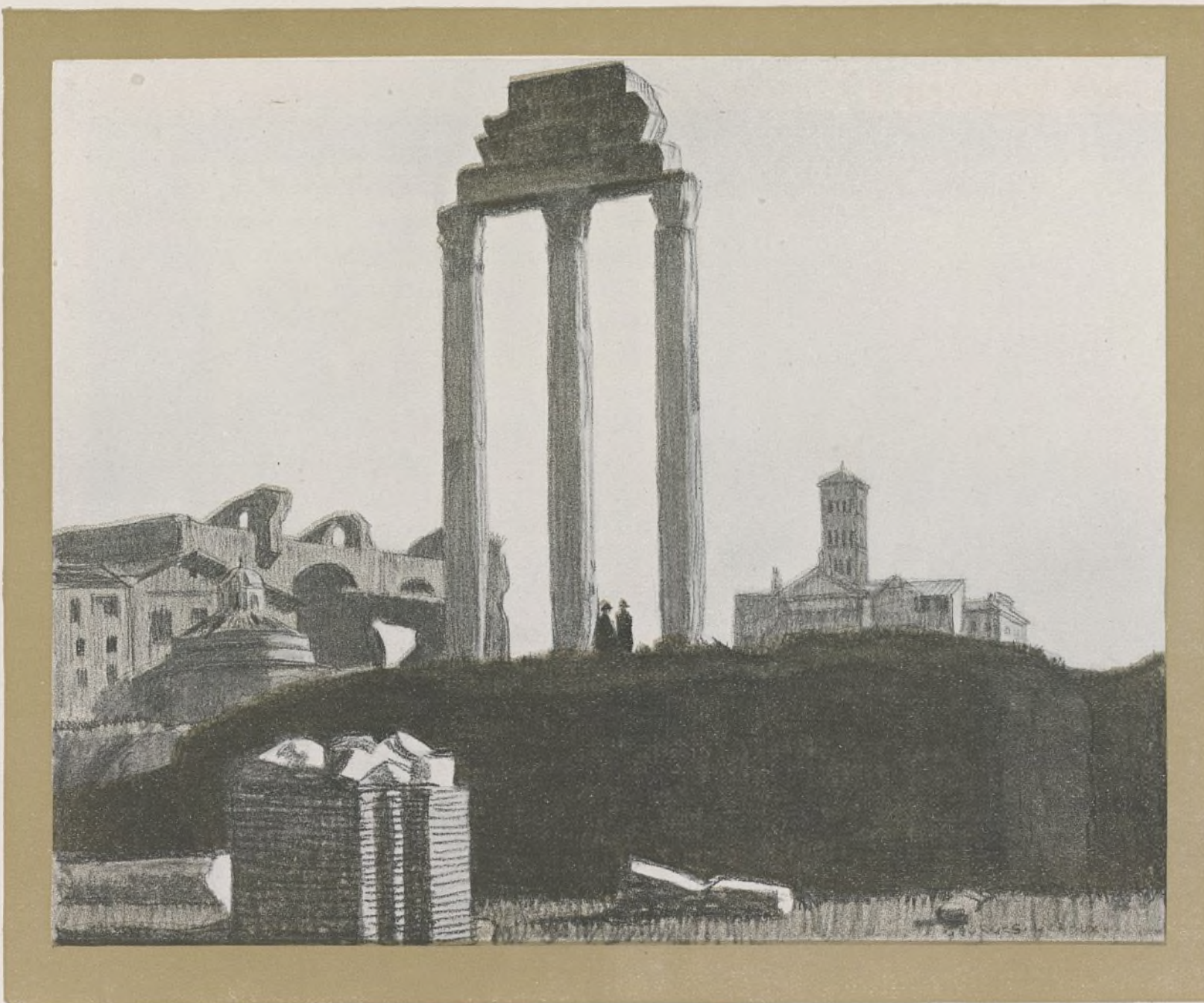
Vue du Forum

Gravure de Piranesi

1. Ruines du temple de Jupiter tonnant.
2. Ruines du temple de la Concorde.
3. Arc de Septime Sévère.
4. Ancien temple de Saturne, aujourd'hui San Adriano.
5. Temple d'Antonin et Faustine.

6. Temple de Romulus et Remus, aujourd'hui San Cosmo.
7. S. Francesca Romana.
8. Arc de Titus.
9. Ruines du palais de César sur le Palatin.
10. Colonnnes du temple de Jupiter Stator.

11. Murailles des Rostres.
12. Temple de la Paix.
13. Le Colisée.
14. Temple du Soleil et de la Lune.
15. Ruines des Thermes de Titus.



Un Coin de Forum

inutiles. Mais il faut dire que, même sans la force publique, la population romaine resterait tranquille ; elle est de caractère placide, aussi les étrangers s'aperçoivent-ils bientôt qu'ils n'ont pas besoin du municipal pour être protégés.

*
* *

Rome n'est pas une ville industrielle et ne le deviendra probablement jamais ; ce n'est qu'un centre de consommation. Un tiers de la population vit aux dépens de l'État ou du monde ecclésiastique ; un autre tiers vit des étrangers. Le commerce de Rome consiste en chapelets, objets de piété, mosaïques, imitations de perles, statues, tableaux, etc. Celui qui rapporte le plus est celui des objets antiques, vrais ou faux, peu importe. Le sous-sol de Rome est une mine inépuisable de sculptures, de vases, de lampes et de monnaies qui font la joie des amateurs, des collectionneurs. Parcourez la via Sistina, depuis la place Barberini jusqu'à la Trinité des Mants, ce ne sont que magasins d'objets anciens, de photographies, de tableaux, de sculptures. De même dans une bonne partie du Corso, place d'Espagne, via Condotti, via Babuino, au Borgo, etc.

Tout ce bric-à-brac ; tout cet étalage est pour le *forestiero*.

Après Naples, Rome est la ville où l'on crie et chante le plus dans les rues. Hiver comme été, dès l'aube les revendeurs d'*acqua acetosa* envahissent la ville endormie. Ils vendent une eau minérale dont la source est à une petite distance du pont Milvius ; de saveur agréable tous les romains et beaucoup de non romains en font un usage journalier. On dit qu'elle est, comme l'affirme une inscription latine, salubre. Ces revendeurs, qui ont un cri strident et prolongé très caractéristique, se chargent tous les matins de réveiller le demi-million de dormeurs de l'*Urbs*. La trêve n'est point de longue durée ; les revendeurs des journaux du matin succèdent aux premiers, puis viennent les marchands et marchandes de légumes, d'oranges, de citrons. Enfin, depuis l'aube jusqu'à la nuit, c'est dans les rues une succession, une variété de cris lancés à pleins poumons. A Paris, les marchands des quatre-saisons modulent leur voix, chantent pour ainsi dire ; ici ils hurlent. Le soir, à l'apparition des derniers journaux, c'est quelque chose d'inférieur. On ne crie pas seulement le titre du journal, mais tout ce qu'il contient

et souvent même ce qu'il ne contient pas. Cela dure jusqu'à onze heures.

Après minuit, c'est le tour des chanteurs noctambules, qui sortent des débits de vin. On chante à tous les coins de rue ; ici c'est un solo, là c'est un chœur de voix ; souvent la mandoline ou la guitare accompagne les chanteurs. Quand les voix sont avinées, les chants se convertissent en gueulades qui durent des heures et empêchent tout un quartier de dormir. A Rome ces tapages nocturnes sont tolérés, et même s'ils ne l'étaient pas les agents de l'ordre public manquent pour les empêcher.

DANS LES ÉGLISES. — On dit qu'à Rome il y a autant d'églises que de jours dans l'année. Il doit y en avoir davantage. Certes, la station à l'église entre pour une bonne part dans l'horaire des occupations des bons Quirites.

Les églises de Rome sont libres à tous. Il n'y a pas besoin d'être chrétien et croyant pour se croire obligé d'y aller. Le vrai croyant préfère les églises modestes où il sait pouvoir prier et se recueillir ; les basiliques et les autres grandes églises sont journellement envahies par les étrangers, les artistes et les curieux. A vrai dire, il n'y a pas précisément d'églises modestes dans le sens du mot ; celles mêmes qui ont une apparence pauvre à l'extérieur, sont riches de marbres et de dorures et souvent de trésors d'art.

Un jour, me trouvant au Forum, je fus surpris par une averse. J'allai en hâte me réfugier dans une église voisine, où je n'étais jamais entré parce que son extérieur ne m'y invitait



Aquarelle de Hubert Robert

Ruines Romaines

A. G. Phot.



TYPE ROMAIN. — Homme du Peuple



Le Forum au Clair de Lune

pas ou n'attirait pas ma curiosité. Aussitôt dépassé la porte, un sacristain s'offrit pour me servir de cicerone et me faire voir les merveilles du temple.

— Mais quelles merveilles peut-il y avoir ici, demandai-je.

— Nous avons des peintures de Guido Reni, de Pinturicchio, de Carrache ; nous avons un monument de Thorwaldsen ; nous avons....

Je suivis mon sacristain cicerone et il me fit voir en effet des œuvres de toute beauté.

Vu leur grand nombre et leurs vastes dimensions, les églises sont rarement pleines. Mais chaque jour il y a une fête spéciale pour l'une des trois cent soixante et plus des églises de Rome. Alors une quantité de lustres pendent des voûtes et des architraves et le temple, splendidement illuminé, étincelle dans ses habits d'or et de marbre. Le sacré parvis se remplit de fidèles et de curieux ; le romain est toujours avide de spectacle, quel qu'il soit. Dans ces circonstances, il n'est point facile de pénétrer à l'intérieur, tant la foule est massée, et il est encore plus difficile d'en sortir.

Les cérémonies du culte exercent une grande attraction aussi bien sur les non catholiques que sur les catholiques. C'est qu'à Rome elles se revêtent de grandeur et de majesté. Presque toujours elles sont présidées par un cardinal ou quelque haut prélat. Autrefois les nobles avaient des places distinctes ; aujourd'hui la démocratie a unifié les rangs et la

princesse va s'agenouiller à côté de la plébéienne et *vice versa*. Toutefois les grandes familles ont conservé dans les églises les tombeaux de leurs ancêtres et leur chapelle particulière érigée et enrichie avec leurs propres deniers. Ces chapelles, aux armes de la maison, ne s'ouvrent que pour quelque mariage survenu dans la famille ou pour des funérailles.

Depuis 1870, on n'enterre plus dans les églises, à part les papes et les souverains.

Toutes les nations ont à Rome leurs églises nationales. La plupart dépendent de confréries ou congrégations également nationales. De même les régions d'Italie sont représentées par leurs églises et leurs confréries, mais celles-ci dépendent de l'Etat.

Toute église de Rome est monument national.

À côté des églises catholiques ont été érigés, depuis 1870, des temples protestants : luthériens, anglicans, méthodistes,



Tableau de Corot

Vue du Forum Romain

Phot. Giraudon



Marché de Campo di Fiori

et aussi des synagogues. Tout dernièrement a été construite une belle synagogue qui est un des édifices les plus imposants de la Rome moderne. Sa haute coupole étincelante s'aperçoit de tous les points de la ville, presque à l'égal de la coupole de Saint-Pierre.

DANS LES THÉÂTRES. — La Cour et l'Etat ne subventionnent aucun théâtre.

Autrefois, la municipalité accordait une subvention pour la saison de musique de maître, mais alors il y avait un théâtre communal d'opéra : l'Apollo premièrement, l'Argentina ensuite. L'Apollo a été démoli à cause des travaux d'endiguement du Tibre ; l'Argentina est devenu le théâtre dramatique de la Compagnie ou troupe de Rome.

Les principaux opéras sont représentés aujourd'hui au théâtre Costanzi, durant la période entre Noël et le Carême.

Le Costanzi a donné le baptême de gloire à beaucoup d'œuvres modernes ; entre autres la *Cavalleria Rusticana*, l'*Amico Fritz*, l'*Iris*, les *Maschere* de Mascagni ; la *Manon*, la *Bohème* et la *Tosca* de Puccini ; *Falstaff* et *Othello* de Verdi.

Récemment, à l'Argentina a été acclamée la première de *La Nave* de d'Annunzio. Il y a un an, le vieux théâtre vit la chute du *Più che l'Amore* du même poète.

En fait de compétence musicale, Rome n'est point la ville d'Italie qui jouit de la plus grande réputation. Milan et Naples passent pour avoir un goût plus raffiné et plus sûr. Le romain qui va à l'opéra apprécie peut-être autant le libretto que la mélodie musicale dont il est revêtu, ce qui fait que l'opérette l'intéresse plus que l'opéra dramatique.

Malgré les siècles et l'atavisme, le vrai romain est resté simpliste ; il aime ce qui émeut et non ce qui fait penser ; la musique savante, de style élevé, n'est point son genre. Il est vrai que les romains ne constituent pas la majorité de la population, mais les non romains finissent par subir l'influence de l'ambiance et sentent comme les natifs, dont ils adoptent le genre de vie, nullement compliqué.

L'indulgence de Rome pour les nouveautés musicales est proverbiale ; c'est pourquoi les compositeurs préfèrent débiter à Rome que dans une autre ville. Ainsi l'opéra de Mascagni, les *Maschere*, fut, la première fois, représenté le même soir en cinq villes d'Italie. A Rome ce fut un succès et l'opéra fut représenté plusieurs soirs de suite, alors qu'il fit fiasco dans les autres théâtres. Pour le drame et la comédie l'on est moins indulgent, mais si le spectacle est grandiose son succès est assuré. La récente représentation de *La Nave* en est une preuve.

Le romain va au théâtre après avoir dîné, c'est-à-dire à neuf heures du soir et même plus tard ; il en sort après minuit. Nombreux sont les retardataires, spécialement dans les classes élevées. Le romain, c'est son mot, fait *il comodo suo*, c'est-à-dire fait ce qu'il veut. Bien des licences non permises ailleurs, sont tolérées à Rome.

Les théâtres populaires : le *Manzoni*, le *Metastasio*, l'*Adriano* font les meilleures affaires, à condition que les spectacles soient à forte teinte et qu'ils rappellent la grandeur de Rome des temps passés. Le public fait partie du spectacle. Des galeries, du parterre et même des loges on lance des invectives contre le tyran ; on donne des conseils à la victime ; on proteste par gestes et par cris en faveur du peuple opprimé et l'on envoie des baisers à l'héroïne. De placide, le peuple alors devient impulsif et s'exalte. C'est le romain des cirques et des amphithéâtres qui revit, alors qu'il exigeait *panem et circenses*.

Le roi, la reine et les princes vont rarement au théâtre. Quand ils font leur entrée, quel que soit le point où en est le spectacle, celui-ci est interrompu pour jouer la marche royale. Le souverain actuel, toutefois, a introduit la bonne habitude de venir au théâtre avant que le spectacle ait commencé, et de ne le quitter que quand l'acte est terminé.

Les prêtres ne vont au théâtre qu'en habit laïque. Depuis quelque temps ils ont, eux aussi, leur théâtre, près du Vatican. C'est le grand Salon Perosi, où se jouent des œuvres musicales et dramatiques. Le public est composé de prêtres, de moines, de prélats et de personnes... triées sur le volet. Les sœurs du pape ne manquent aucune représentation.

LA COUR DE SAVOIE. — Dans une capitale, comme Rome, où l'archéologie est dans tous les pores, où elle est comme un élément de vie, un roi archéologue était ce qu'il fallait. Victor Emmanuel III est très compétent en archéologie et en numismatique. Reine des arts et des lettres, Rome a aussi une reine artiste : Hélène ; et une reine lettrée : Marguerite.

La reine Hélène n'est pas comme beaucoup de grandes dames une dilettante de l'ébauchoir et du pinceau. Elle a un réel talent de peintre et bien des fois d'éminents artistes lui ont conseillé, mais inutilement, d'exposer quelques unes de ses œuvres. Elle est même temps une sculptrice de valeur et intelligente. Tous ont admiré la reconstitution, faite par elle, du Discobole trouvée récemment dans le parc royal de Castel Porgeano.

La reine Marguerite est une lettrée doublée d'une âme artiste et d'un goût très fin. La Cour de Savoie est la plus démocratique de l'Europe. Le Roi ne tient pas beaucoup à l'étiquette et encore moins au cérémonial. Il reçoit tout le monde et sans façons. Le protocole est fort simple, et souvent mis de côté.

Les deux Reines sont patronnesses d'une quantité d'Institutions pour les pauvres, aussi sont-elles toujours en mouvement pour visiter les Asiles, les Refuges, les hospices et apporter secours, conseils et pitié aux malheureux, aux affligés.

Les Souverains n'habitent pas les appartements historiques du



Les Carabiniers

palais du Quirinal. Ils se sont cantonnés dans un pavillon à part; celui-ci est à deux étages et le second est consacré au musée de numismatique. Le Roi y a réuni sa collection de monnaies, la plus belle qui existe; c'est là qu'il se livre à ses travaux favoris.

Le prince héritier et les trois princesses ses sœurs vivent avec leurs parents, sans grande étiquette. Le Roi a acheté pour ses enfants la villa Ada, hors la porte Salaria. Il les y envoie tous les jours pour qu'ils puissent s'ébattre sur l'herbe et prendre des bains d'air et de soleil.

Le Roi Humbert tenait encore sa Cour sur un pied fastueux. Son fils l'a réduite au pur nécessaire; il ne veut pas de gens oisifs autour de lui.

Chevaux et carrosses ne servent plus que pour les cérémonies officielles. Le Roi et la Reine vont aujourd'hui en automobile; si c'est pour la promenade, l'automobile royale est escortée de trois à quatre cyclistes. Pour les visites, alors, ce sont les cuirassiers à cheval qui escortent les souverains.

La reine Marguerite a sa Cour à elle dans le nouveau et magnifique palais Piombino, au quartier Ludovisi. Aux alentours du palais se sont construits, ces derniers temps, les plus élégants et somptueux hôtels de Rome et les plus belles pensions. De cette façon, la reine Marguerite, très aimée des italiens en général et des romains en particulier, reçoit aussi l'hommage quotidien des milliers d'étrangers qui vivent autour d'elle.

LA COUR PA-PALE. — Quirinal et Vatican, bien qu'éloignés l'un de l'autre, s'aperçoivent mutuellement. C'est même du Quirinal, sur le Monte Cavallo, que l'on a la plus belle vue vers Saint-Pierre et le Vatican.

La Cour papale, elle aussi, s'est démocratisée, mais seulement dans la mesure compatible avec ses traditions séculaires. Pie X eût bien voulu supprimer beaucoup de choses, mais il s'est convaincu qu'il fallait les laisser, parce qu'elles font partie de l'histoire et de l'art; l'on ne peut y toucher. Tout souverain est libre de modifier, transformer l'uniforme et les armes de ses gardes; le Pape non. Les gardes, la milice papale doivent rester moyenâgeux. Dans son uniforme dessiné par Michel-Ange, le Suisse avec sa hallebarde, perdrait de son prestige s'il en vêtait un autre. Les gendarmes pontificaux portent encore l'immense bonnet à poil de nos anciens sapeurs.

Ce sont des costumes historiques et Rome en est jalouse, comme du majestueux Moïse de San « Pietro in Vincoli »,

comme de la *Transfiguration* de la Pynacothèque, comme enfin de la Coupole de Saint-Pierre.

Il est vrai qu'à Rome ces costumes d'un autre âge ne détonnent pas; c'est même ce qui attire l'étranger. Il voit ici des choses qu'il ne voit pas ailleurs.

Le Pape n'est plus souverain temporel, mais il lui est resté une population qui lui est très dévouée. Des milliers de personnes vivent du Vatican et pour le Vatican, parce que la plupart des industries de Rome tirent leur raison d'être de l'art religieux. Sans compter les statues, tableaux, chapelets, objets du culte, etc., les photographies du Pape et de sa Cour se vendent dans un tiers au moins des boutiques de Rome.

L'attraction principale pour l'étranger, c'est le Vatican. Les musées, qui renferment tout un peuple de statues et d'an-

tiquités; la Chapelle Sixtine, les Loges et les Chambres de Raphaël, la Pynacothèque sont constamment remplies de visiteurs et de curieux. Le siège de la Papauté est non seulement une cité à part, mais encore un monde à part avec son histoire propre. Au Vatican l'on se trouve hors d'Europe, hors du siècle dans lequel on vit. Et cependant personne ne s'y sent dépaysé; le plus hétérogène *forestier* peut se croire dans un lieu qui, idéalement, est sien. Ce qui frappe de prime abord, c'est le grand calme, la sérénité qui règnent partout dans la demeure papale. Ce calme, cette sérénité s'imposent par la magnificence des salles et des appartements, la richesse et la grandeur du symbolisme artistique, l'immense faisceau des souvenirs et enfin le respect, la vénération qu'inspire le siège du Vicaire du Christ.

L'ARISTOCRATIE. — Il fut un temps où l'aristocratie

romaine jouissait d'une grande renommée. Chaque famille patricienne pouvait se vanter d'avoir au moins un Pape parmi ses ancêtres. Les nobles avaient des privilèges spéciaux et occupaient les plus hautes charges civiles dans l'Etat pontifical. Noble était synonyme de riche.

Au XVIII^e siècle on fit une sélection entre les nobles d'ancien lignage et ceux de date plus récente. Les premiers, au nombre de 40, furent inscrits en un Livre ou *Albo* d'or à part. Ils s'intitulèrent Nobles conscrits ou Nobles du baldaquin, parce qu'il leur fut reconnu le droit d'avoir dans leur palais une Salle du Trône.

De ces familles il y en a encore une trentaine, mais, hélas! que sont devenus l'éclat et la pompe d'autrefois! Une bonne partie ne possèdent plus guère que le titre et le parchemin. Il en est même auxquelles il reste seulement le titre. Rares



Place Montanara où les Paysans viennent se louer le Dimanche

sont celles qui ont pu conserver l'éclat du passé. La dernière crise édilitaire de Rome a englouti les fortunes de beaucoup de familles nobles.

Mais à côté de la vieille aristocratie noire est venue se placer la nouvelle, celle appelée l'aristocratie blanche, qui aujourd'hui est la plus nombreuse. Entre les deux régnait, naguère encore, un antagonisme profond. Un noble de l'aristocratie noire, qui frayaient avec une famille de l'aristocratie blanche, était banni de tous ceux de sa caste et réciproquement.

Par la suite commencèrent les transactions, grâce aux mariages et aussi à la puissance de l'argent. Les deux aristocraties se sont complètement réconciliées, à part quelques exceptions.

De même que le Quirinal et le Vatican, les nobles se sont démocratisés. Les salons des princesses romaines sont fréquentés par la riche bourgeoisie ; le titre le plus sonnant et le plus apprécié est celui de millionnaire. Artistes, lettrés, musiciens sont beaucoup mieux accueillis dans les salons de l'aristocratie que par le passé. Il en est ainsi des étrangers, qu'ils aient un titre ou non. Du reste, en Italie les titres s'achètent ; par conséquent celui qui est riche peut se procurer un blason. J'ai connu un de ces néo-titrés qui dans sa jeunesse avait exercé de bien humbles professions. Il arriva à amasser une fortune de 50 millions, ce qui lui permit d'acheter un titre nobiliaire et de se faire construire à Rome un magnifique palais. Tous connaissaient l'origine plébéienne de ce parvenu, mais il n'en reçut pas moins, le jour de l'inauguration de son palais, une foule de princesses, duchesses, marquises et comtesses. Même mieux, aucun ne fut admis à la fête s'il ne portait un titre authentique. Depuis ce jour, à ce noble frais émoulu, s'ouvrirent tous les salons aristocratiques, y compris le Quirinal.

Quelquefois on donne encore à Rome des réceptions et des bals dont la roture est exclue, mais ce sont de rares exceptions. Les grandes dames elles-mêmes trouvent goût au mélange des castes.

A Rome on donne beaucoup de bals à paiement, dont



Nourrices au Pincio

sont patronnesses les belles dames de l'aristocratie. Quiconque veut dépenser vingt francs peut y prendre part, et ce sont ces réunions qui ont le plus de succès.

La dame de l'aristocratie fréquente le café et le restaurant comme la simple bourgeoise. L'été, au célèbre « Castello di Costantino », un restaurant à la mode situé au milieu des ruines de la Rome impériale, on voit attablés, côte à côte, les plus blasonnés et les plus humbles artistes. Sur cette hauteur souffle l'air frais venant de la campagne romaine ; les esprits et les cœurs se dilatent aux visions d'art et d'histoire qui surgissent du Colisée, du Palatin, du grand cirque Maximus.

Il n'y a pas à Rome de cercles exclusivement aristocra-

tiques. Le Cercle de la Chasse, le plus aristocratique de tous, est ouvert aussi aux bourgeois. De même aux courtes de la chasse au renard prennent part nobles, diplomates et quiconque fait partie du Cercle. Seul, le Vatican conserve une ligne de démarcation entre les nobles et les roturiers. Aux grandes cérémonies à Saint-Pierre ou à la Chapelle Sixtine, il y a toujours des tribunes spéciales pour la noblesse romaine, mais exclusivement réservées aux familles nobles restées dévouées à l'ancien régime.

Le Vatican maintient aussi un corps de gardes-nobles, mais pour faire partie de cette garde il faut posséder plusieurs quartiers de noblesse, et être né à Rome ou dans les anciens Etats pontificaux. Le Vatican ne peut faire autrement ; il doit respecter les traditions.

Qui est plus démocrate que Pie X ? Peut-on l'être plus que ses sœurs qui ne portent pas même chapeau ? Et cependant Pie X n'a enlevé à la noblesse aucun de ses privilèges ; ses successeurs feront de même.

L'aristocratie romaine habite tous les quartiers. Au pied du Capitole il y a une vingtaine de palais des XVI^e et XVII^e siècles. Ils appartenaient aux grandes familles de l'époque dont il reste encore quelques-unes. Sur le Corso s'espacent d'autres palais princiers du XVIII^e siècle. A Via Giulia, il en est resté plusieurs des siècles précédents.

LA BOURGEOISIE. — La haute et la basse bourgeoisie forment les classes plus nombreuses, numériquement supérieures même à la classe dite populaire. Rome n'étant pas une ville industrielle, le petit peuple est resté en minorité par rapport à l'armée des employés, officiers, marchands, petits et gros propriétaires, professionnels, etc.

La haute bourgeoisie, naturellement, se donne des airs aristocratiques. A défaut de titres nobiliaires, elle s'orne de titres équestres. Dans toute réunion publique ou privée, vous entendrez presque toujours les gens s'aborder par des :

- Bonjour Commandeur !
- Comment vous portez-vous, Chevalier ?
- Je vous présente le Chevalier officier X... !

Dans la conversation, presque à chaque demande ou réponse, vous entendrez émettre le titre *cavaliere* ou *commendatore*. Qui n'est ni chevalier ni commandeur est tout au moins avocat. En somme, au nom de la personne s'accroche toujours un titre et, si l'on ne sait lequel lui donner, on y adjoint la qualité de professeur.

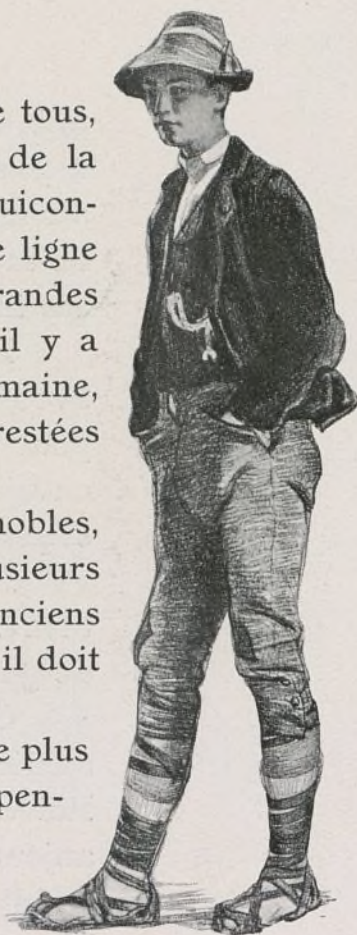
Parfois il arrive d'entendre des personnes, qui entrent dans une pièce pleine de gens, saluer la compagnie de cette façon : *Buona sera cavaliere e professori* ! Si, dans la rue, vous appelez à haute voix : *Cavaliere* ! un ami qui marche devant vous, vingt personnes se retourneront. Si vous appelez : *Avvocato* ! toutes se retourneront.

Par contre, commandeurs et chevaliers ne portent pas le ruban à la boutonnière, à moins qu'ils aillent à l'étranger, en France par exemple.

La chasse aux croix est une vraie plaie sociale. Un médecin, un avocat qui veut faire son chemin doit être pour le moins chevalier. Un agent de change qui ne l'est pas sera sans clients. Quand un ténor, un artiste dramatique a conquis le public, s'il veut conserver sa faveur, il faut qu'il se fasse nommer commandeur. Pour les fonctionnaires, la croix de chevalier ou de commandeur est attachée à son grade. Ainsi un chef de section ne peut être commandeur, et un chef de division ne peut être simple chevalier. Tous les Conseillers de Cour d'Appel doivent être commandeurs. Un journaliste qui veut être respecté doit avoir la croix de chevalier ou de commandeur ; s'il a un insigne encore supérieur il le sera d'autant plus.

J'ai connu un directeur d'un grand journal de province, qui congédia son correspondant de Rome pour le seul fait qu'il avait été nommé chevalier-officier, alors que lui, directeur, était simplement chevalier.

Pour les dames de la bourgeoisie il n'y a pas de croix, hormis celle du mariage ; mais la grande dame bourgeoise



Célestino, jeune Ciocciaro



Dans la Campagne Romaine

ne sera pas appelée Madame Z..., mais Donna Z... On a accordé cette compensation au beau sexe.

La haute bourgeoisie tient à se donner un ton d'aristocratie. Quand une famille bourgeoise donne une fête ou un dîner, il faut absolument qu'elle ait parmi ses invités quelque marquis ou quelque comte. Aux mariages il est rare que les témoins ne soient pas des nobles authentiques. Les époux ne manquent jamais, après la cérémonie nuptiale, de se rendre à Saint-Pierre, prier sur la tombe des Saints-Apôtres : *more nobilium*. La petite bourgeoisie singe l'autre autant qu'elle peut.

Mais il faut dire ceci, que les classes de la bourgeoisie ont le mérite d'orner Rome d'un grand contingent de beautés féminines. Si Rome a la réputation d'avoir le plus grand nombre de belles femmes, elle le doit à la bourgeoisie.

Les riches bourgeois peuvent se permettre le luxe de donner des réceptions chez eux et d'imiter les familles aristocratiques, mais la petite bourgeoisie, qui, elle, n'a pas de maison assez élégante, invite amis et amies au café Aragno ou quelque autre grand établissement de ce genre. Dans ces grands cafés vous verrez souvent des groupes nombreux de dames et de messieurs attablés à quatre ou cinq tables, qui conversent entre eux. Ce sont des dames de la bourgeoisie qui reçoivent.

Quand il y a un mariage, le père de la mariée loue une douzaine de landaus pour les invités. Ce genre de luxe s'est tellement répandu, que les familles aristocratiques, pour se distinguer des autres, se contentent de deux ou trois landaus au plus. Ce luxe des landaus aux mariages a même gagné les classes populaires, tandis que les riches, à présent, adoptent l'automobile.

Un autre usage aux mariages entre bourgeois, est de faire célébrer leur union par un prélat ou un évêque, voire même un cardinal. Autrefois, c'était un privilège réservé aux nobles.

CLASSES HUMBLES. — A Rome, il n'y a pas de classes humbles. Le populaire dit avec orgueil : *Sono romano* (je suis romain), et il est intimement convaincu que toutes les classes se sont abâtardies, hormis la sienne. Il est le descendant légitime des Horaces, des Brutus, des Manlius.

L'homme du peuple n'a pas l'attitude humble de celui des autres villes; il se drapera, le plus souvent dans ses haillons, avec la fierté d'un tribun antique.

Le cocher de fiacre, qui du haut de son siège vous offre sa voiture en levant l'index, n'a de moderne que son habit et son chapeau; son geste et sa pose sont ceux d'un centurion. Que ce soit au travail ou à la promenade, le populaire a toujours un certain air de dignité. Il voit passer devant lui, sans admiration ou envie, le noble et le bourgeois; il le regarde de haut et ne lui cède jamais le pas.

Dans sa boutique de charcutier, de boulanger, de droguiste ou de mercier, le romain sera poli, prévenant même, mais s'il vous croise dans la rue, il attendra que vous le saluiez, et si vous ne touchez que le bord de votre chapeau, il fera de même.

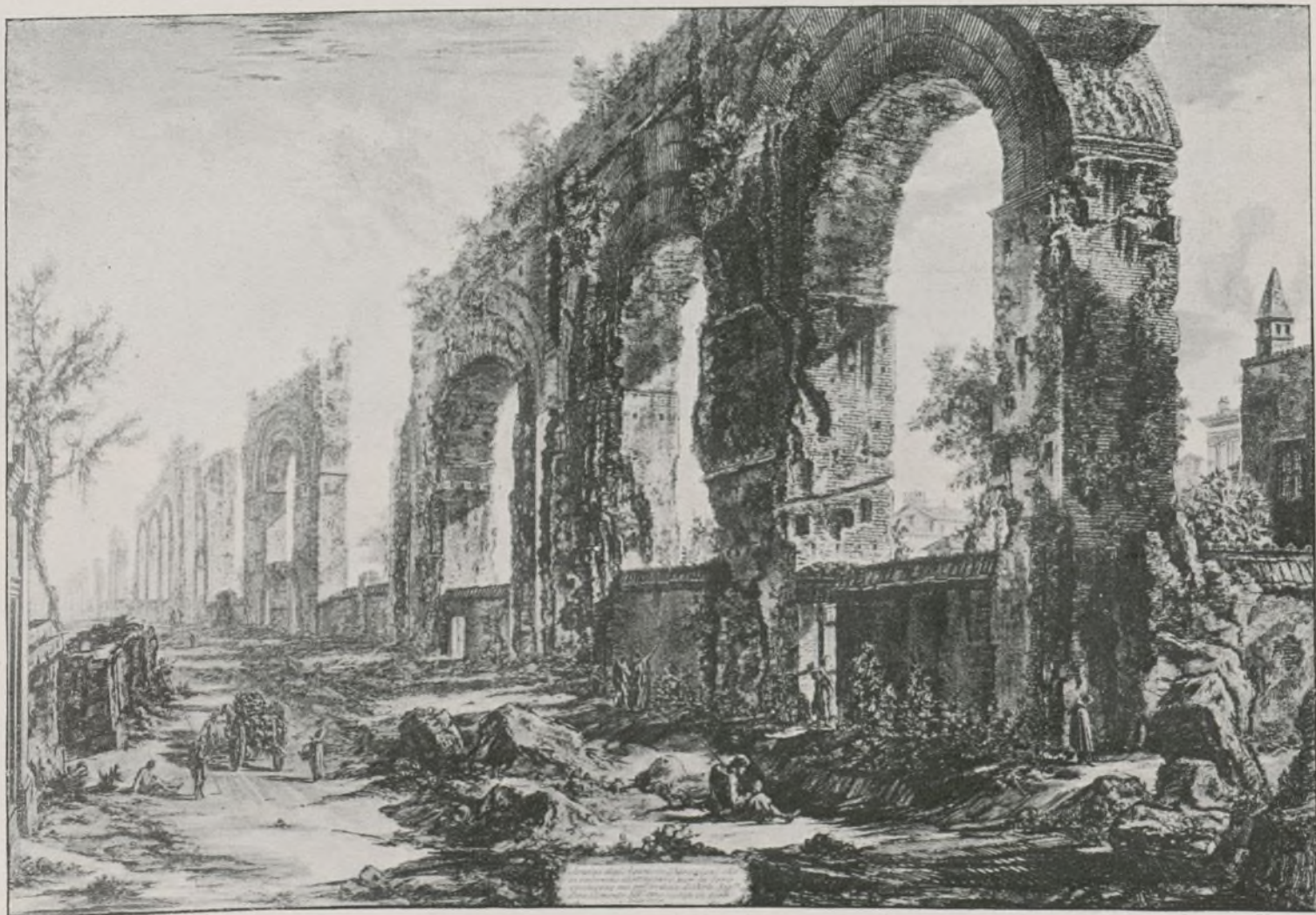
Si vous rencontrez une bande de gens du peuple qui vous barre la rue, ayez soin de demander poliment la permission de passer outre; alors ils daigneront vous livrer passage. Si vous ne le provoquez pas, l'homme du peuple ne vous manquera jamais de respect, traitez-le d'égal à égal, il vous en est reconnaissant. Poussez la condescendance jusqu'à boire dans son verre, qu'il vous tend, il sera votre ami.

Le sentiment de l'honneur est très vif parmi le peuple; dans les questions d'honneur il ne transige jamais. L'ancienne vertu domestique s'y est conservée dans les familles, et la femme ou la fille qui manque à son devoir le paie de son sang, et souvent le même châtiment est réservé au séducteur.

Difficilement on trouvera ailleurs un peuple qui s'émue devant le malheur, l'infortune, comme le vrai peuple romain. Il a des élans de terrible indignation, mais aussi de douce compassion.

Très attachée à la famille, la femme du peuple a un respect sacré pour son mari. Elle se laissera souffleter, bastonner sans se rebiffer, et si vous essayez de vous interposer pour la délivrer des brutalités de son mari, elle se révoltera contre vous avec une énergie dont elle n'oserait user envers le chef de famille.

En fait de dignité et de hauteur, les *popolane* ou femmes du peuple pourraient en revendre à des princesses, et sous le rapport du physique et de la beauté, même de l'élégance, souvent elles peuvent rivaliser avec les dames de l'aristocratie. Elles ont une démarche grave, un port majestueux à l'égal des impératrices romaines. Lorsqu'en certaines circonstances elles se promènent en landau, les matrones romaines, avec leur chaîne d'or retombant sur une gorge opulente, prennent des airs de Junon triomphante.



Aqueduc de Néron

Gravure de Piranesi



GEORGES LEROUX

Cortège Pontifical dans une Salle du Vatican

Où la femme du peuple évoque vraiment la vision de la Rome antique, c'est dans la période des fêtes du *Divino Amore*. Ces fêtes durent tout un mois.

Par le *Divino Amore*, il faut entendre une petite église isolée au milieu du désert de la campagne romaine ; elle renferme une image miraculeuse de la Vierge, dite de l'Amour divin. Le peuple s'y rend en voitures à un ou plusieurs chevaux, le tout enguirlandé de fleurs et de pompons. Les petites épargnes amassées durant l'année sont destinées à cette fête champêtre, où tous se revêtent de leurs plus beaux atours. Les agapes ont lieu sur l'herbe et le vin des Castelli romains coule à flots.

Nobles et bourgeois n'y prennent point part, et si l'un d'eux s'y rend par curiosité, on le regarde avec commisération et mépris.

On retourne en ville le soir un peu ému des fumées du vin. A l'arrivée des voitures, qu'annonce le claquement du fouet et le tintinnabuli des grelots des chevaux, les curieux se pressent sur le passage du défilé, pour jouir du tableau qu'offre ce peuple en gaité et triomphant, au milieu des fleurs et du clinquant des ors et des appliques étincelantes.

La bourgeoise reçoit ses amies au café ; la femme du peuple les invite à l'*osteria* ou auberge. Le nombre des débits de vin est fabuleux ; dans certaines rues toutes les boutiques

ou à peu près débitent du vin. Cela n'empêche pas les débitants et aubergistes de faire d'excellentes affaires ; les vins ne sont point de premier choix, peu importe ; l'ouvrier y va avec sa famille et tous paraissent heureux de leur sort. Chaque auberge a sa clientèle fixe, mais il y a une catégorie d'ivrognes qui passent la nuit entière à rouler d'auberge en auberge.

Les escarpes ont leurs *osterie* spéciales en certains quartiers.

Aux jours de fête, les familles du peuple et des ouvriers se déversent dans les auberges hors des murs et en pleine campagne. Les amis, les parents s'y réunissent et les jeunes filles y rencontrent leurs amoureux, leurs fiancés. Le dîner

traditionnel se compose d'un plat de macaroni, d'agneau roti ou d'œufs durs ou d'une salade fraîchement cueillie. Au printemps c'est l'artichaut qui trône sur la table ; l'été, le peuple fait une énorme consommation de fèves de marais encore tendres et crues. Les *fiaschi* à la panse rebondie, emplis d'un vin blanc légèrement piquant, se vident comme par enchantement.

A ces agapes dominicales et champêtres, prend part aussi le bourgeois, l'employé et même parfois l'aristocrate s'y égare. Le vin des Castelli rapproche les castes et établit une commune fraternité.

L'ÉTRANGER. — L'étranger fait partie intégrante de



Garde Noble du Vatican

la population de Rome. De l'étranger, Rome tire les ressources qui, pour une bonne part, alimentent sa propre existence.

Il y a les étrangers de passage et ceux, beaucoup plus nombreux, qui y sont à demeure depuis octobre à juin.

Chaque nation a ici ses églises, ses collèges, ses confréries, ses académies. Les étrangers viennent à Rome par besoin de foi, pour leurs études et aussi à la recherche de divertissements. Ceux qui ne sont que de passage y séjournent cependant un certain temps, parce que pour voir toutes ses attractions artistiques et autres, des semaines sont nécessaires. Les vrais studieux disent que la vie d'un homme ne suffit point pour tout voir à fond.

Un jour un bulgare, fraîchement arrivé, vint me trouver le matin avec une lettre de recommandation d'un ami de Vienne et me dit qu'il serait très heureux de voir Rome en une seule journée. Je voulus le contenter ; je le conduisis d'abord sur le mont Janicule et ensuite au Pincio, les deux points plus élevés d'où l'on découvre le panorama complet de la Vie Eternelle. Très satisfait, mon bulgare devança même son départ ; au lieu de partir le soir, il prit le train de midi, parfaitement convaincu d'avoir vu Rome et tous ses monuments.

Mais la plupart des étrangers qui visitent Rome possèdent un bagage d'études et de connaissances qui leur permet d'apprécier et de s'instruire de visu des choses qu'ils ont apprises. Ceux-là, après y avoir passé une saison, connaissent mieux Rome que le romain même, car il en est beaucoup de ces débonnaires quirités qui ne connaissent les monuments que par leur nom et ne sont jamais entrés au Vatican pour en voir les chefs-d'œuvre.

Les merveilles de Rome stupéfient certains étrangers. Si le nombre est grand de ceux qui se contentent de voir les choses superficiellement, il en est par contre qui vont jusqu'à la minutie. Un ami m'avait recommandé des demoiselles américaines qui voyageaient ensemble. Depuis huit jours à Rome elles n'avaient encore vu que les églises de la Minerve et du Gesù, le Corso et le Pincio. Leur ayant demandé pourquoi elles n'avaient pas poussé leurs excursions plus loin. — « Nous avons à peine fini, me répondent-elles, de bien voir l'église du Gesù. Nous y allons tous les jours et chaque fois nous y découvrons des choses nouvelles qui absorbent notre temps. »

L'étranger est un admirateur consciencieux des antiquités romaines, mais c'est aussi un pillard à redouter. Malgré la plus active surveillance, le Forum, le Colisée, le Palatin sont constamment dévalisés par des anglais, des américains, des allemands et d'autres. Ce sont des tonnes de débris de marbres, de modillons de sculpture, de dés de mosaïque, de quelque chose d'antique enfin, qui disparaissent tous les ans. Chaque touriste qui visite ces lieux veut emporter quelque pierre dérobée, un objet quelconque.

ROME ECCLÉSIASTIQUE. — Qu'il y ait à Rome tout une armée de prêtres, prélats et religieux, rien de plus naturel ; dans la Ville Sainte de la Chrétienté il ne peut en être autrement. L'élément ecclésiastique et monacal est

répandu un peu partout, dans les quartiers plus lointains ainsi que dans ceux du centre. Logiquement, on pourrait supposer qu'il s'est concentré davantage dans les vieux quartiers du Borgo où se trouvent les palais apostoliques, mais il n'y pas plus d'ecclésiastiques là qu'ailleurs.

Rome compte des centaines de Maisons et Instituts religieux. On estime qu'un quart des immeubles de Rome appartient aux communautés ecclésiastiques ou religieuses, aux confréries, aux œuvres pies et aux prélats et prêtres riches.

Dans le monde ecclésiastique il y a non seulement les degrés hiérarchiques, mais encore ce que l'on pourrait appeler les catégories sociales, composées, comme dans la société laïque, de l'aristocratie, de la haute et basse bourgeoisie, et de la plèbe. Les prêtres de cette dernière catégorie sont dénommés *Scagnozzi* et il y en a des milliers.

Les *Scagnozzi* sont des prêtres très pauvres, qui vivent de messes et de subsides. Les messes leur sont payées ordinairement un franc ou un franc cinquante, aussi, sans les secours qu'ils reçoivent des ordres religieux et des sœurs, ne pourraient-ils subsister. On les reconnaît facilement à leur soutane râpée, à leur chapeau de couleur indécise. Heureux quand quelque riche famille bourgeoise ou aristocratique les

prend comme instituteurs de ses enfants ou leur confie quelque petite administration !

Mais il y en a beaucoup qui durant toute une saison n'ont d'autre ressource que la messe ; la vie journalière est pour eux un rude problème. Le Carême venu, parfois on les demande pour faire dans les campagnes une série de sermons ; c'est une heureuse aubaine. On les voit partir maigres et pâles et s'en revenir gras et roses.

Le prêtre de la classe moyenne forme la grande masse de la population ecclé-

siastique séculière. La plupart sont employés près les différentes congrégations et administrations ecclésiastiques. Ce sont des professeurs, recteurs et catéchisants dans les nombreux séminaires et collèges ; des chapelains dans les instituts monastiques et dans les grandes familles ; d'autres sont prédicateurs et ainsi de suite. Rares sont ceux qui n'ont qu'un seul emploi ; il en est qui ont jusqu'à cinq et même dix traitements. J'ai connu un prêtre qui cumulait vingt emplois et percevait autant de traitements ; il était d'une activité prodigieuse, mais il faut dire que parmi ces traitements, il y en avait d'inférieurs à trente francs par mois.

L'aristocratie ecclésiastique est constituée du Sacré Collège, des prélats de Curie, des chanoines des grandes basiliques et des chefs des grandes administrations ecclésiastiques. Cette aristocratie est bien plus nombreuse que l'aristocratie laïque. Toutefois, aussi parmi ces dignitaires du clergé, les fortunes sont capricieusement distribuées. Il y a de grands seigneurs qui ont embrassé l'état ecclésiastique par vocation ; certains cardinaux ont peine à soutenir leur rang. A côté on voit des prélats diplomates élégants, habitués à vivre dans le grand monde, tandis que d'autres, au contraire, vivent modestement, mènent une vie ascétique et sans contact avec le monde extérieur.



Vue de l'Arc de Constantin et de l'Amphithéâtre Flavio dit le Colisée
PAR PIRANÈSE

Quand vient l'été, une grande partie des prélats romains va en villégiature. Les Ordres religieux font de même et vont s'installer dans les monastères du Latium ou d'une autre région, au milieu de la campagne.

L'élément ecclésiastique prend une grande part à l'éducation publique ; une bonne moitié des écoles sont tenues par des ecclésiastiques, spécialement par des Ordres religieux ou des Congrégations. Dans ces écoles, les enfants des pauvres et des ouvriers reçoivent, avec l'instruction, la nourriture, le vêtement et les livres.

Il est de ces Ordres religieux, de ces Congrégations qui prennent une place importante dans l'alimentation de la ville, spécialement pour la fourniture des légumes, du vin, du lait, des œufs, du fromage et des liqueurs. Les Trappistes des Trois Fontaines fabriquent l'*eucalyptus*, liqueur appréciée, et le chocolat.

MŒURS POPULAIRES. — LE COUTEAU. — De tout temps le vrai romain n'est jamais sorti de chez lui qu'armé. Le port du couteau est un usage, une institution qu'aucune loi, aucune police, aucune campagne de journaux n'a pu faire tomber.

Le romain porte le couteau non pas avec l'intention de faire du mal, mais pour se faire justice lui-même et se faire respecter. La justice, la peine, la prison ne le préoccupent pas. Après avoir purgé une condamnation pour avoir blessé ou tué un querelleur, un insulteur, un trompeur, il est plus respecté que jamais, et si c'est un jeune homme les femmes en seront amoureuses pour sa *vaillance*.

La fierté de l'homme du peuple est proverbiale et il ne laissera échapper aucune occasion de la faire sentir ; l'adversaire qui voudra lui répondre sur le même ton devra se méfier du couteau. L'usage de cette arme « nationale » est tellement dans les mœurs que les femmes et jusqu'aux gamins en sont munis et s'en servent bravement. Le jeune garçon qui a fini sa cinquième élémentaire et va entrer en apprentissage, quand il fait sa première communion reçoit de son père comme cadeau : le couteau. En guise de consécration il faut le baptême du vin. On va à l'*osteria*, et le



Le Colisée, le soir.

père, en présence des amis et parents réunis, prononce cette phrase sacramentelle : « Mon fils, fais-toi respecter ».

Le jeune homme, le fiancé n'accompagnera jamais sa belle ou sa promise à l'auberge, à la promenade, à l'église, au bal, sans s'être assuré d'avoir son couteau en poche.

Un jour, dans un bal populaire en temps de carnaval, un individu masqué fut tué d'un coup de couteau. La police survint et emmena tout le monde à la questure. Une perquisition faite dans le local, fit découvrir sous les chaises et les bancs soixante-dix couteaux, une dizaine de revolvers et jusqu'à une hache. Tous étaient armés, cavaliers et dames. A l'irruption de la police, ils s'étaient débarrassés de l'arme compromettante.

Les duels au couteau ne sont point rares chez le peuple ; presque toujours le défi se produit à l'auberge et l'on va vider la querelle dans la rue. Y a-t-il deux rivaux en amour, ils font en sorte de se trouver à la même table avec leurs amis respectifs. L'un offre à boire à l'autre ; celui-ci refuse. Le premier dit alors à son rival : — Viens dehors.

Rivaux et amis sortent. Après s'être assurés qu'il n'y a ni gardes ni carabiniers aux alentours, les deux adversaires tirent leur couteau et se lardent en visant au cœur. C'est l'affaire de quelques minutes ; le vaincu, celui qui tombe à terre blessé est porté à l'hôpital par ses amis, tandis que son rival prend la fuite et se dérobe. Il est difficile à la police de découvrir le meurtrier, parce que personne ne le trahit, pas même celui qu'il a blessé. Ce n'est point à la justice que ce dernier veut avoir recours ; sorti de l'hôpital il attendra l'occasion de se venger ; s'il meurt de sa blessure, ses amis y penseront.

Si le jeune homme qui a une amoureuse est obligé de partir, soit pour l'armée, soit pour aller en prison, il fera surveiller la jeune fille par un ami, lequel fera bonne garde jour et nuit, prêt à donner un coup de couteau à quiconque voudrait supplanter l'absent. Si vous voyez quelque balayeur, par exemple, promener son balai devant la maison de la belle, ne vous y fiez pas ; c'est le gardien farouche auquel l'ami a confié la fidélité et l'honneur de celle qu'il aime. Ces



Tableau de Corot.

Vue du Colisée

Giraudon, phot.



Marchands ambulants, Mendians, etc.

GEORGES LEROUX

gardiens sont souvent plus craints que ceux dont ils ont reçu mandat. Malheur à celui qui tromperait la confiance de l'ami en séduisant la jeune fille dont il a la garde ! Il sera massacré sans pitié et personne ne le plaindra.

Au milieu de tous ces gens armés, l'étranger ne court aucun risque de recevoir un coup de couteau, à moins que, mal inspiré, il ne veuille se mêler de leurs affaires. De même le bourgeois et l'aristocrate romains peuvent errer sans crainte dans les rues de Rome, à toute heure de la nuit.

A bien des points de vue, Rome est une des villes les plus sûres du monde ; elle est certainement la plus tranquille.

Parlant entre eux ou avec les autres, les gens du peuple blasphèment peu, mais dans leur dialecte ils emploient souvent certaines expressions pittoresques, parfois grotesques qui dérident le plus taciturne.

Sans faire profession de patriotisme, le romain est cependant très attaché à sa ville natale. Loin du *Cupolone*, c'est-à-dire de la grande coupole de Saint-Pierre, il est comme loin du monde, la nostalgie le prend. Après Rome, les lieux favoris des romains sont Frascati, Marino, Albano, Ariccia et Grottaferrata, parce que situés sur des coteaux qui fournissent un vin généreux et pétillant, dont ils ne peuvent se passer et qu'ils préfèrent à tous les crus du monde. Le vrai romain va à Marino comme le musulman va à la Mecque, seulement il y va plus souvent et au moins vingt fois par an.

Le culte de Bacchus est, du reste, général à Rome, aussi chez les classes élevées, comprises les grandes dames. Les non romains et les étrangers partagent ce culte et se laissent facilement entraîner aux libations en l'honneur du dieu du vin.

ROME ARTISTIQUE. — Le nombre des artistes à Rome est tellement grand qu'il suffirait à peupler une ville.

Il y a des artistes maîtres, des artistes de mode et de commerce, des artistes pauvres et des artistes mendiants. Quels peuvent être ces derniers ? Ce sont des jeunes, qui, tout en sachant manier le crayon et le fusain, n'arrivent pas à se faire apprécier du public, ou dont les œuvres ne sont pas admises aux Expositions annuelles. L'argent leur manque pour acheter toiles et couleurs ; tout au plus en ont-ils pour se procurer un morceau de charbon et un morceau de craie :

Ces jeunes rapins se choisissent dans une rue large mais non trop populeuse, un bout de trottoir, sur lequel ils exécutent à la craie et au charbon des portraits de personnages

connus, des paysages, des groupes. Les passants font cercle autour, jugent, admirent et donnent l'obole, un sou, à l'artiste en herbe. Quand le jeune aspirant a réuni une somme suffisante, il loue un petit *studio* ou atelier et cède le trottoir à d'autres commençants.

Les caricaturistes, qui en sont à leurs premières armes, préfèrent les murs des maisons, les planches de clôtures au trottoir. Après avoir fait cinq, dix caricatures, ils attendent le Mécène qui voudra bien les prendre sous sa protection. J'en ai connu plusieurs, de ces pauvres hères, qui ont fini par faire fortune.

Les décorateurs d'église, peintres de fresques, et restaurateurs de tableaux sont nombreux. Les contrefacteurs de tableaux anciens et de dessins de maîtres sont très habiles. J'en ai connu un qui contrefaisait Raphaël avec une telle perfection que bien de ses tableaux figurent en des musées d'Amérique et même d'Europe, étiquetés au nom du grand Urbinate. Aujourd'hui ce peintre est riche et ne travaille plus que pour son agrément.

Il y a tel artiste qui a toute une galerie composée de tableaux apocryphes attribués à : Titien, Raphaël, Michel-Ange, Corrège, Léonard de Vinci, Rubens, Van Dyck. Toutes les sommités de l'art ancien.

Comme corollaire, il y aussi beaucoup de fabricants de sculptures anciennes, dont les magasins d'antiquités sont pleins.

J'ai connu un peintre, mort presque centenaire il y a deux ans, lequel se vantait d'avoir peint 15.000 tableaux. Ce brosseur à outrance en faisait deux par jour et les échangeait contre un diner ou un déjeuner. C'était cependant un artiste de talent et il est mort à peu près de faim.

La Rome moderne, avec ses monuments érigés dans un sentiment patriotique, fait vivre bon nombre d'artistes. Le seul monument à Victor Emmanuel exigera une centaine de statues et groupes, qui ont donné et donneront lieu à autant de concours.

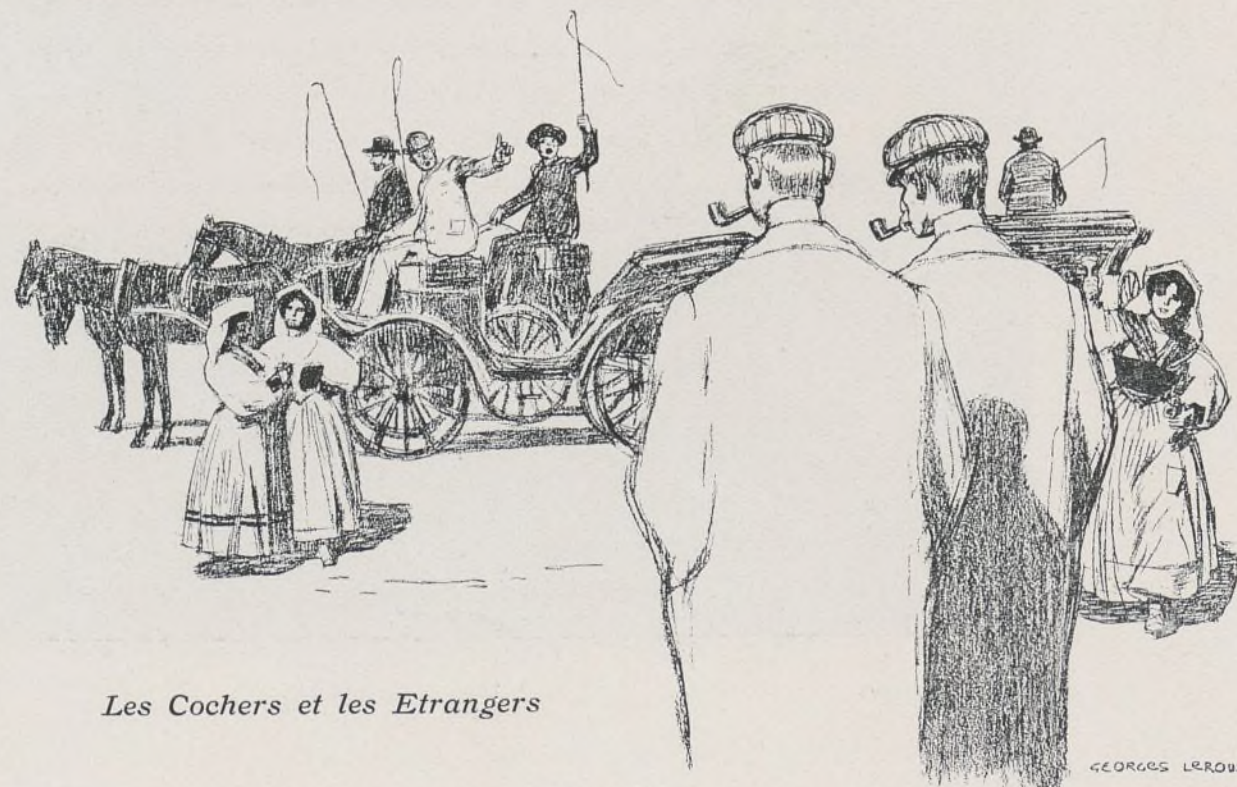
Le cimetière monumental du Campo Verano est une ressource constante pour l'art. C'est tout une ville de statues, de temples, d'édicules et de sarcophages, qui s'augmente d'année en année.

Il y a beaucoup d'expositions artistiques de genres différents au cours de l'année. Au nombre des expositions des Beaux-Arts, en outre de la grande exposition du palais de la Via Nazionale qui équivaut au Salon de Paris, il y a celles des différentes Académies étrangères, parmi lesquelles tien-



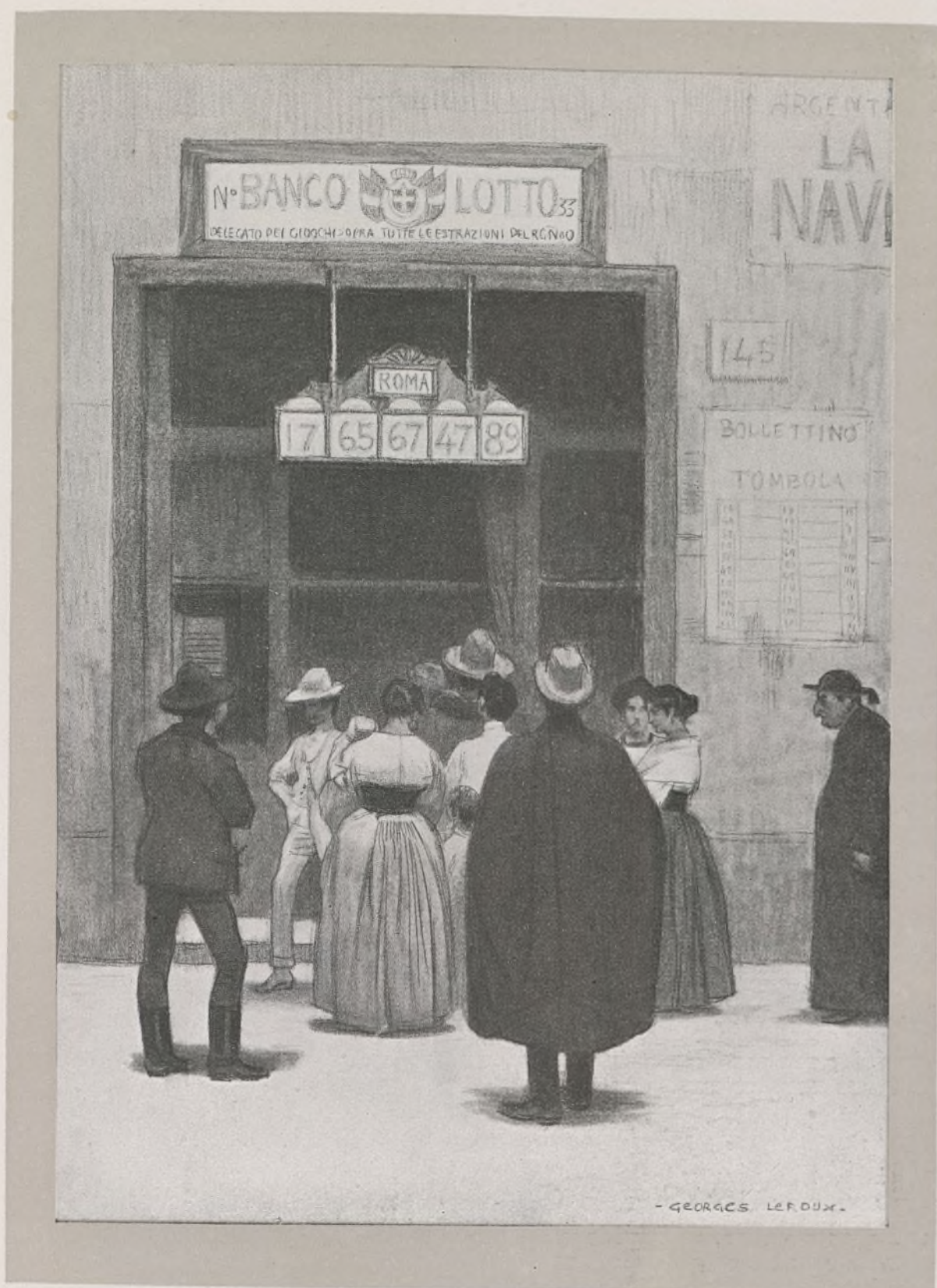
Vue du Palais construit sur le Quirinal pour les Secrétariats des Brefs et de la Sacrée-Consulte

Gravure de Piranesi



Les Cochers et les Etrangers

GEORGES LEROUX



Le Jeu de "Banco-Lotto"

nent le premier rang les Académies de France, d'Espagne, d'Allemagne et des Etats-Unis.

Artistes, étudiants et journalistes forment les principaux et les meilleurs éléments de gaieté. Les fêtes du Cercle artistique ont une renommée européenne. Les *veglioni* des artistes et des journalistes, vraies fêtes de l'art, constituent une des attractions de Rome.

A Rome on vient étudier l'art et surtout s'y perfectionner. Quelle autre ville offre autant de sources d'inspiration? Musées, galeries, églises, palais sont des sanctuaires où chacun peut admirer les merveilles de l'art à toutes les époques, depuis la période hellénique. La peinture, la sculpture, l'architecture, les trois règnes de l'art, y ont amassé à profusion leurs chefs-d'œuvre; les femmes y ont des formes sculpturales et les environs offrent des motifs de paysage d'un caractère classique et jamais banal. Pour les peintres de marine, il y a la mer à 20 kilomètres de Rome. Mais sans sortir de Rome, le paysagiste trouve d'amples sujets d'étude à la villa Borghese, à la villa Pamphili, à la villa Torlonia, au Pincio pour les couchers de soleil empourprés comme des aurores boréales, embrasant le ciel derrière le majestueux dôme de Saint-Pierre et semant des lueurs d'incendie parmi les pins parasols du Monte-Mario. Les bords du Tibre offrent à chaque pas des sujets pittoresques; c'était la promenade favorite du Poussin; les arbres et les ruines que son pinceau a fixés sur la toile se retrouvent encore aujourd'hui. Puis, il y a l'immense campagne romaine, avec ses plans d'ombre et de lumière, ses troupeaux bibliques, ses ruines rougeâtres et déchiquetées. Plus loin, les lacs bordés d'ifs de Castelgandolfo, de Nemi, de Bracciano; les cascades de Tivoli et de Terni; les monts aux arêtes abruptes de la Sabine et des Abruzzes.

A l'artiste de Rome peut manquer le pain, mais ne manqueront jamais les sujets qui peuvent l'émouvoir et lui donner le sceau du génie.

ROME ARCHÉOLOGIQUE. — Tout artiste romain est aussi quelque peu archéologue. Du reste, qui n'est pas archéologue à Rome? Mais il en est de profession dont plusieurs ont une réputation européenne.

Chaque musée, chaque section de fouilles a son personnel archéologique. Au Palatin dirige l'érudit Gatti; au Forum Romain règne en souverain l'illustre Boni; le grand pontife des Catacombes c'est le professeur Marucchi. Au Vatican il y a tout une cohorte d'archéologues dont le plus distingué est l'allemand Kangler, une autorité en la matière.

Chacun de ces grands archéologues a à son actif quelque grande découverte. Boni s'est illustré en découvrant le *Lapis Niger* (prétendue tombe de Romulus), la source et le puits de Juturne, aimée de Jupiter; la basilique de S^{te}-Marie Antique, l'*Ara* ou autel de César, les Rostres républicains, la basilique Emilia. Marucchi a parfait sa réputation en découvrant les cimetières chrétiens de Priscilla et Domitille et une bonne partie des catacombes récemment mises au jour.

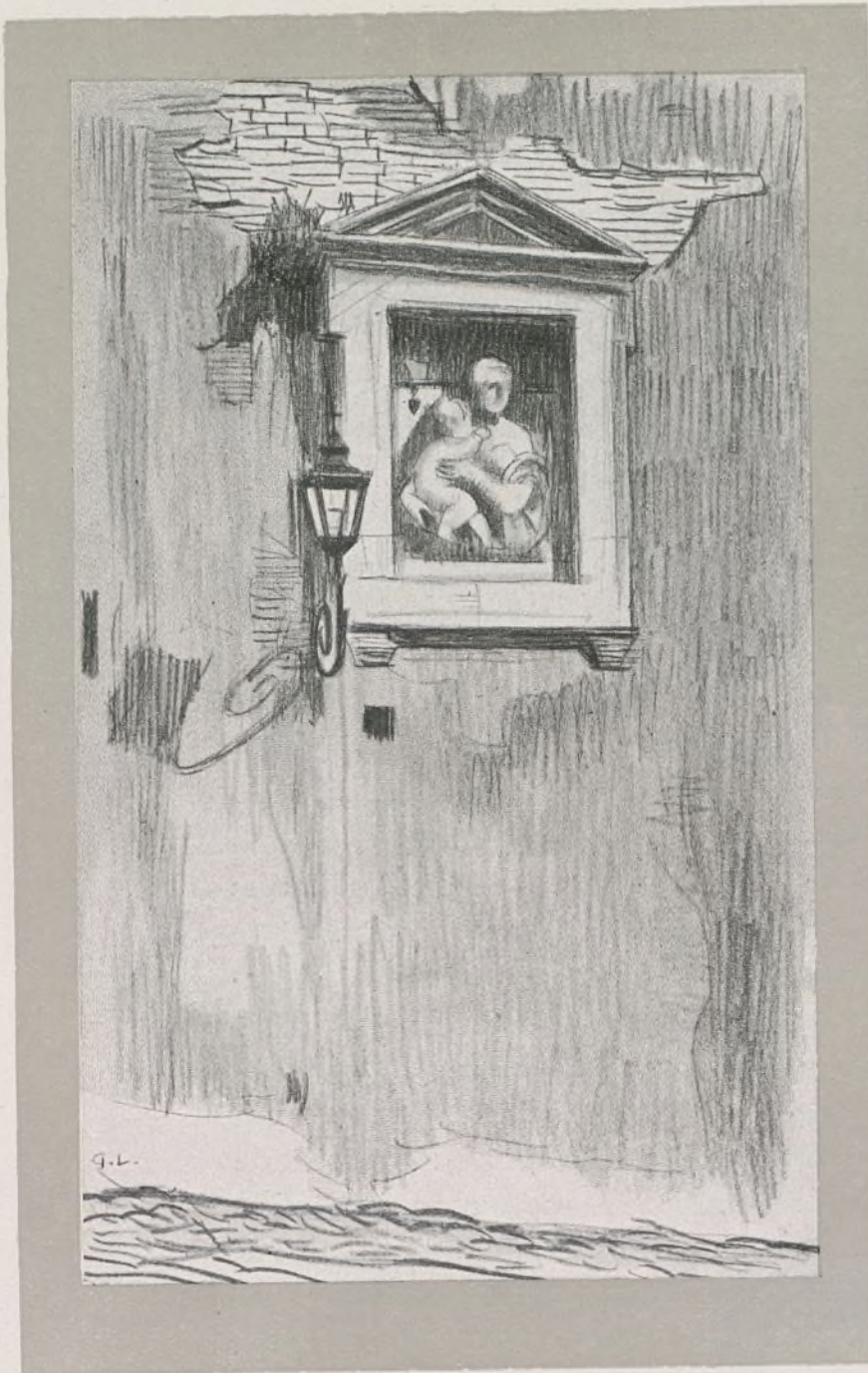
L'*Ara Pacis* d'Auguste est la dernière et précieuse découverte des archéologues Caunizzaro et Pasqui.

Le grand Lama de l'archéologie romaine est le célèbre docteur et ancien ministre Guido Baccelli. A lui, revient la découverte de la maison des Vestales; sa « Promenade archéologique » constituera une allée unique au monde. Guido Baccelli est tellement imprégné d'archéologie que sa figure est celle d'un Consul romain de l'époque républicaine; son geste rappelle Jules César; sa langue mère n'est point l'italien mais le latin. A Rome on ne l'appelle pas Guido Baccelli, mais le *divo* Baccelli.

L'élément ecclésiastique fournit également beaucoup d'archéologues. Le cardinal Rampolla est, entre tous, celui qui peut se vanter des plus grosses découvertes archéologiques. Il n'y a pas jusqu'à l'armée qui n'ait ses archéologues. Les restaurations du Château Saint-Ange sont dues au colonel Borgatti, qui est encore le plus docte historien du monument, qui a servi successivement de mausolée, de forteresse, de prison, de demeure souveraine et, aujourd'hui est devenu un musée. Enfin, les dames romaines elles-mêmes paraissent modelées à cette ambiance archaïque dans laquelle elles vivent. Leur démarche, leur coiffure, leur façon de se vêtir a quelque chose qui, aux étrangers, rappelle les anciennes matrones et les déesses des temples païens qui sont allées peupler les musées. Il y a toujours quelque chose de grand dans la dame romaine, tout au moins dans leurs chapeaux, de proportions monumentales et sans doute en hommage au Colisée, au Panthéon, au *Cupolone* de Saint-Pierre. Non seulement le physique, mais encore son caractère et son esprit subissent l'influence du milieu monumental et solennel. La vraie dame romaine



Marchand de vieux meubles



La Madonna

aussi général ni aussi fin à Rome qu'à Naples ; toutefois, en fait de musique populaire Rome tient un des premiers rangs en Italie.

De même qu'à Naples il y a Piedigrotta, à Rome il y a la Saint-Jean. Quelques semaines avant la fête nocturne de la Saint-Jean, on organise un concours pour les plus belles chansons ; celles-ci s'exécutent par des groupes de mandolinistes et de chanteurs à la solde de chaque concurrent.

Montés sur des chars ornés de lampions et de fleurs, ils se rendent à la prairie qui longe la basilique de Saint-Jean de Latran et là ils se font entendre de la foule assemblée. Les meilleures chansons obtiennent une prime et bientôt on les chante dans tout Rome. Durant l'année entière, dans les rues, dans les *osterie*, dans chaque lieu de réunion populaire on n'entend que les chansons de la Saint-Jean.

Le centre de la musique savante et de concert, c'est Sainte-Cécile. Le comte de San Martino, homme des plus actifs et zélés, a porté cet ancien Lycée musical à la hauteur d'un Conservatoire de premier ordre. Plusieurs des meilleurs maîtres italiens sont sortis de Sainte-Cécile. L'hiver il s'y donne une série de concerts auxquels sont invités les principales célébrités musicales.

Le Lycée de Sainte-Cécile est sous le patronage de la reine Marguerite, qui est une excellente musicienne douée d'un sentiment très fin de l'art d'Euterpe.

Le maestro Mascagni a pour son propre compte institué à Rome un second Conservatoire, qui promet de devenir aussi florissant que le précédent.

Mais depuis l'avènement de Pie X au trône pontifical, Rome est devenue aussi, un des plus grands foyers de musique sacrée, sinon le premier de tous. Mgr Perosi est le compositeur musicien du monde ecclésiastique. Pour lui, a été inaugurée dernièrement une grande

doit être grande, une robuste Junon à l'air majestueux. Elle est réservée de sa nature et peu expansive ; aimable sans affection, affectueuse sans élans.

Une grande dame, la comtesse Ersilia Lovatelli, née duchesse Caetani di Sermoneta, tient, pour le beau sexe, le sceptre dans le domaine de l'archéologie. C'est la seule femme, je crois, qui fasse partie de l'Académie des Lincei. Elle le doit à ses réels mérites ; c'est une insigne latiniste et une archéologue des plus distinguées.

ROME MUSICALE. — Le sentiment de la musique n'est ni

salle expressément construite et pouvant contenir un auditoire de 1500 personnes. On y exécute ces fameux oratorios, dont les premières constituent autant d'événements artistiques. Chaque œuvre est ensuite répétée devant le Pape et le Sacré Collège.

FÊTES & DIVERTISSEMENTS. — Festoyer est une chose fréquente à Rome. Dans les intervalles des fêtes religieuses et civiles, les jours de ripailles sont nombreux. Ce sont en outre les commémorations patriotiques, les centenaires, les pèlerinages, les visites de Souverains, le Carnaval, la Semaine Sainte, les *Ottobrate* et que sais-je encore ?

Le Carnaval officiel, qui durait douze jours, a été aboli, mais la population se divertit également au théâtre, au *veglione* ou bal masqué, chez soi et dans les rues. Au lieu de douze, ce sont vingt à trente jours de saturnales et de divertissements.

La haute société est la première à donner l'exemple des fêtes fréquentes. A partir de Noël, chaque soir on danse dans quatre ou cinq maisons ; c'est presque toujours le même monde que l'on y rencontre. Il y a deux bals de Cour, ensuite ceux des ambassades, de la haute aristocratie ; les bals donnés par les riches étrangers et dans les grands hôtels. Les Sociétés et Associations ont aussi leurs bals ; les plus caractéristiques, les plus gais sont ceux du Cercle international des Artistes et de l'Association de la Presse.

La bourgeoisie a ses fêtes dansantes tout autant que l'aristocratie. Quand au peuple il danse n'importe où : en lieu clos, au grand air et le jour comme la nuit.

La grande fête civile nationale est celle du Statut, qui se célèbre le premier dimanche de juin. Tout Rome assiste à cette fête, qui consiste principalement dans le splendide feu d'artifice tiré du haut du Pincio. Il s'aperçoit de tous les points de la ville. La municipalité dépense tous les ans pour ce spectacle pyrotechnique 40,000 francs.

Depuis quelques années une autre fête nationale, celle du 20 septembre, est plus bruyante encore que celle du Statut.

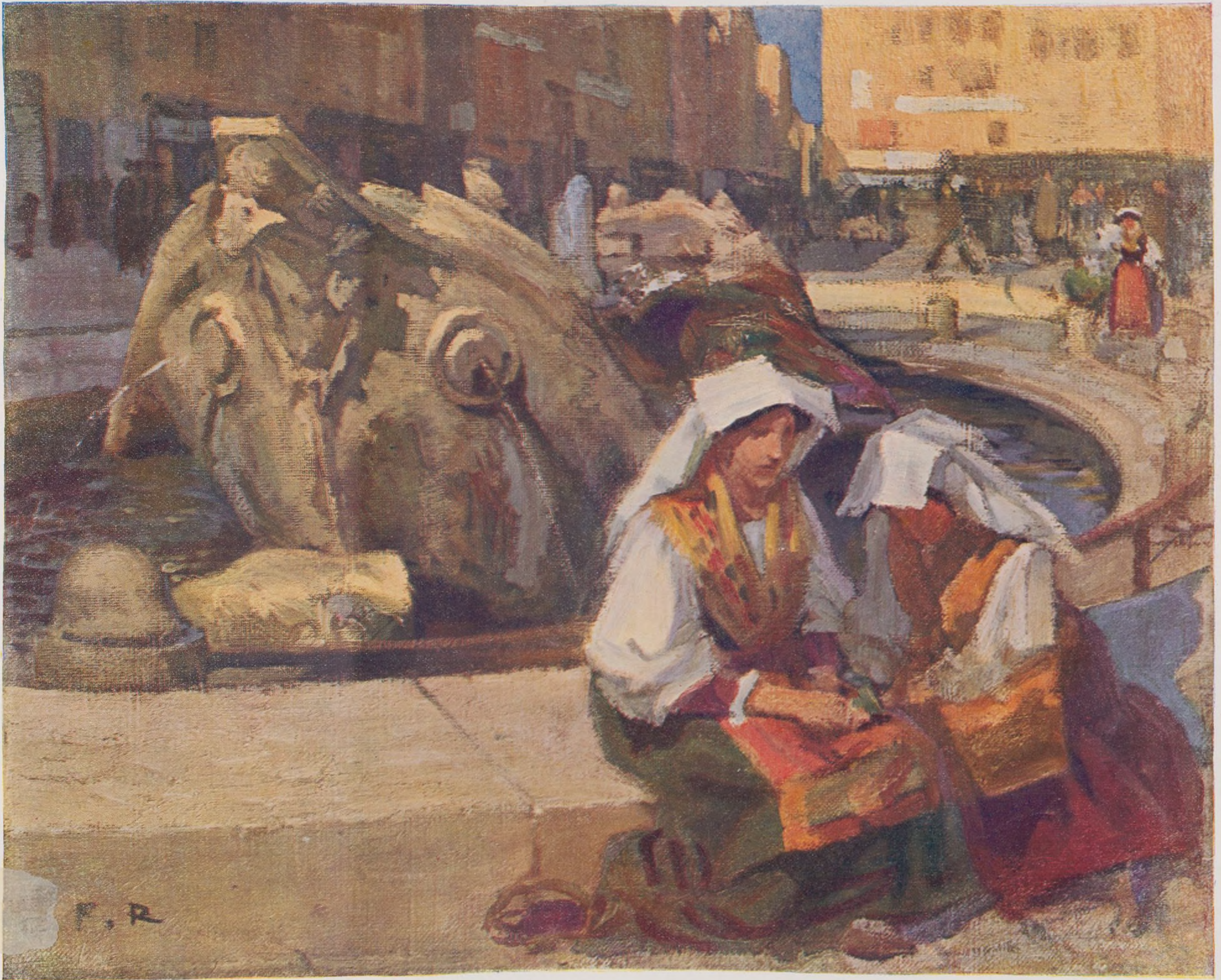
Sans compter Noël, Pâques et les autres fêtes de l'Eglise qui se célèbrent partout, il y a des fêtes religieuses exclusivement romaines, telles la Saint Pierre, la Saint Jean, la Saint Michel, l'Epiphanie et bien d'autres.

L'Epiphanie dite la *Befana*, est tout autre qu'une fête religieuse ; c'est plutôt un sabbat. Le bon romain, avant la tombée de la nuit, se porte avec ses enfants place Navone, où sont installées des baraques de marchands de jouets. Chacun se munit d'une grande trompette de fer blanc, fait le tour de la place en soufflant dans son instrument de toute la puissance de ses poumons. C'est un mugissement à faire crouler les maisons ; il faut des tympanes de fer pour y résister. Mais les préludes de ce sabbat commencent déjà quelques jours auparavant, et les échos s'en répercutent



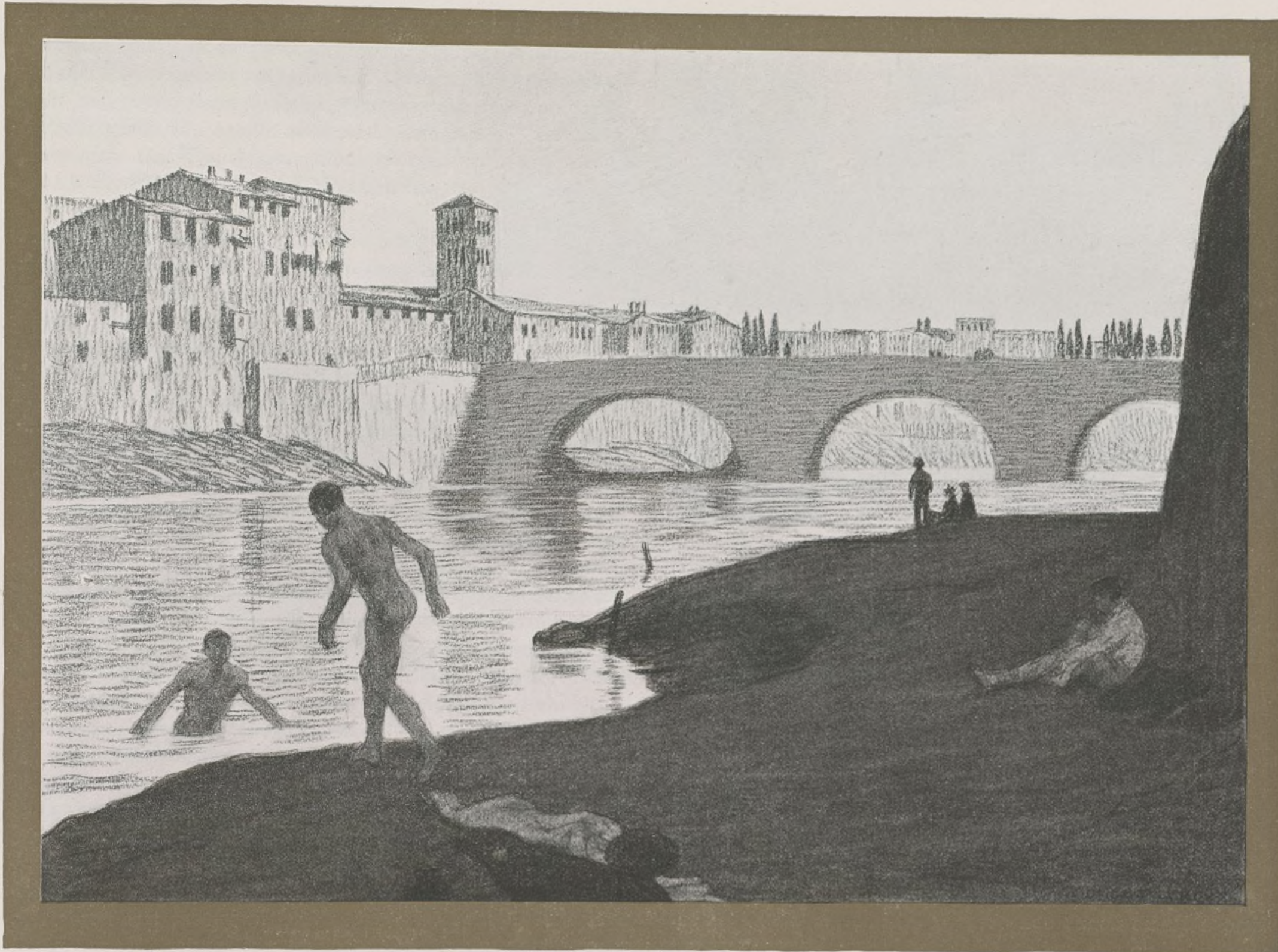
Vue du Pont et du Château Saint-Ange

Gravure de Piranesi



LA PLACE D'ESPAGNE ET LES BOUQUETIÈRES "CIOCCIARE"





L'Ile du Tibre

encore, à la maison, dans la rue, huit jours après l'Épiphanie. Il n'y a pas un moutard qui n'ait sa trompette et, tant qu'il ne l'a pas brisée, il s'en sert et vous agace tout le jour.

Pour la fête de Saint Pierre, les populations des pays voisins affluent à Rome. Ce sont au bas mot 400,000 personnes qui ce jour visitent le grand temple de la Chrétienté.

La Saint Jean est la fête de l'amour. Elle tombe en été, alors que les aulx, les épis et les œillets sont en fleurs. C'est une fête nocturne, qui commence au coucher du soleil et finit à l'aube. Sur l'immense place de Saint-Jean-de-Latran et dans les rues adjacentes sont dressées des milliers de tables, où tous mangent le jeune porc rôti tout entier et garni de romarin et des monceaux d'escargots. Comme toujours les rasades sont copieuses.

Dans la nuit de la Saint Jean il se conclut plus de mariages que durant tout le reste de l'année. Chacun se fleurit d'œillets et porte une haute tige d'ail à l'épi en forme de pomme. L'aristocratie et la bourgeoisie ne manquent pas de prendre part à cette fête, certainement la plus caractéristique et suggestive. Les étrangers vont en foule assister à ce spectacle, tout de couleur locale, où le populaire est vu dans sa vie expansive.

Une autre fête nocturne, c'est le *Cottio*, qui a lieu dans la nuit du 23 décembre. Le motif de la fête c'est le poisson que l'on doit manger la veille de Noël. Le marché en reçoit des cargaisons de tous les ports de mer.

Une autre période caractéristique de divertissements et de beuveries vient en octobre, d'où l'appellation d'*ottobrate*.

Les *ottobrate* se célèbrent chaque dimanche et chaque jeudi de ce mois d'octobre. Il n'y a pas de localité spéciale, sinon que la population fête hors les portes, où les *osterie* sont nombreuses. Quand le temps est beau, la moitié de Rome se déverse dans la campagne; chacun apporte ses

provisions et, par groupes, l'on mange sur l'herbe. Partout l'on chante, l'on danse, l'on s'ébat aux sons de la musique; les jeunes filles se ceignent la tête de fleurs, comme jadis les bacchantes du corymbe, et le jus de la treille fait pétiller leurs yeux, pendant que le plaisir et la danse teintent leurs joues de rose.

ROME NOCTURNE. — Les magasins à Rome ferment à neuf heures et aussitôt commencent à se remplir cafés, auberges et restaurants. La vie nocturne se prolonge jusqu'après minuit et même jusqu'à l'aube en certaines circonstances, telle la nuit de Noël, la nuit de l'Épiphanie, la nuit de la Saint-Jean et celles de Carnaval.

Dans les nuits d'été le Pincio reste ouvert et alors il est éclairé à l'électricité.

Par les nuits claires et lorsque la lune resplendit à la voûte céleste, romains et étrangers vont admirer le Colisée et le Forum, semés d'ombres mystérieuses. A la clarté lunaire, l'immense arène prend des proportions encore plus colossales. Certains jours de l'année, le Forum et le Colisée sont illuminés la nuit aux feux de bengale.

Quelquefois on illumine aussi aux feux de bengale la fontaine Trevi, la plus belle du monde. Cette fontaine est célèbre non seulement par sa beauté artistique, sa noble architecture, mais encore par l'énorme volume d'eau qui débouche au pied de la colossale statue de l'Océan, pour se déverser, en petites cascades à l'écume argentée, de l'ourlet d'immenses coquilles, de la bouche gonflée des faunes et des narines des dauphins, de chaque



Les Gardes Suisses du Vatican



L'Académie de France (Villa Médicis)

modillon ou sculpture du monument. A propos de la fontaine Trevi, tous les vieux romains racontent l'anecdote suivante :

Alors que régnait Pie IX, le czar Alexandre vint à Rome. La vue de la monumentale fontaine l'émerveilla.

— Que d'eau ! que d'eau ! exclamait-il.

Après l'avoir longuement contemplée, le czar se tourna vers le gouverneur de Rome, qui lui servait de guide, et lui dit :

— Je vous remercie de cette agréable surprise. A présent, c'est assez. Faites fermer les robinets.

Une très ancienne tradition veut que tout étranger qui vient à Rome donne son obole à la fontaine Trevi. L'obole consiste en un sou, qui est jeté dans le grand bassin ; mais le plus souvent c'est la nuit qu'il va payer son tribut à l'Océan ou dieu Neptune. Dans la journée il y a le plus souvent une demi-douzaine de gamins, qui, les jambes nues, sont en train de pêcher les sous jetés à l'eau.

La vie nocturne cesse après la fermeture des théâtres, mais on va au théâtre à neuf heures. La représentation souvent ne commence qu'à neuf heures et demie et finit à une heure du matin et parfois même plus tard. Lorsqu'on représente *La Nave* de d'Annunzio, les portes du théâtre Argentina ne se ferment qu'à deux heures et demie du matin.

Quand après la sortie des théâtres la population s'est retirée à domicile, Rome est à la merci des chanteurs nocturnes, lesquels se chargent d'agacer les oreilles des dormeurs jusqu'à la pointe du jour. Ces chanteurs nocturnes, le plus souvent avinés, braillent, bien entendu, les chansons de la nuit de la Saint-Jean.

TYPES ROMAINS. — Il y a, à Rome, des personnes qui ont une notoriété extraordinaire sans être de grands esprits ; d'autres, tout en ayant une réelle et indiscutable valeur intellectuelle, jouissent d'une célébrité plus ou moins répandue et bruyante, non pas tant pour leurs œuvres que par leurs apparences extérieures, leur manière d'être.

Parmi ces derniers, j'ai déjà nommé M. Guido Baccelli, dit le *Divo*. M. Baccelli a été trois fois ministre ; c'est un des hommes politiques les plus influents ; c'est une illustration de la médecine, un savant archéologue et un fort en latin. Mais toutes ces qualités supérieures ne lui ont pas donné autant de célébrité et de popularité que ses poses de romain antique. Le peuple voit en lui le Scipion, le Marius, le Jules César, le Cicéron, et tout romain est fier d'avoir un pareil homme pour concitoyen.

Rome moderne compte un certain nombre de poètes *romaneschi*, c'est-à-dire qui versifient en dialecte romain. Pour en citer quelques-uns : Pascarella, Trilussa, Sindici, Giggi Zanazzo sont de vrais poètes, très populaires, et des plus applaudis en Italie. Mais si pour une part c'est la poésie

qui les illustre, d'une autre part c'est également leur personnalité physique qui les rend notoires et sympathiques au petit peuple de Rome. Trilussa, par exemple, est le plus géant de tous ; dans sa large poigne il peut serrer dix mains à la fois ; le manteau dont il se drape aux jours d'intempéries pourrait abriter toute une famille, et sa cravate écarlate pourrait servir de drapeau à un régiment d'anarchistes.

Pascarella est poète et peintre ; romains et non romains sont enthousiastes de ses vers, mais, lui, l'est de ses tableaux, que personne n'achète. C'est un peintre philosophe qui ne peint que les ânes.

L'aristocratie romaine a son type excentrique dans la personne du comte Adriano Bennicelli. La presse italienne et même étrangère s'en occupe une fois par mois ; les journaux de Rome en parlent tous les jours dans leur chronique. Le comte est très riche et aime tous les genres de sport ; aucun cocher de Rome ne peut rivaliser avec lui pour guider un attelage ; de même aucun chauffeur pour conduire une automobile.

Quand le comte Bennicelli traverse une rue, tous s'arrêtent pour le regarder ; tous le connaissent et lui, doué d'une mémoire prodigieuse, connaît tout le monde. Il est capable de lancer son automobile à toute vitesse et tout en riant, gesticulant et plaisantant avec les passants, en causant avec son groom, en apostrophant et effrayant les craintifs qui se garent en se sauvant. On l'entendra adresser la parole tour à tour en italien, en allemand, en anglais, en français. Il connaît les principales langues européennes, modernes et anciennes.

Jadis, c'était certain marquis Del Grillo qui s'était acquis une célébrité d'excentrique, mais le comte Bennicelli a éclipsé sa gloire.

Les classes ouvrières ont aussi leurs types. L'un d'eux, qui s'est éteint il n'y a pas longtemps, eut une renommée européenne et ce n'était qu'un chiffonnier. Il se faisait appeler *Managgia la Rocca*.

C'était lui qui tous les ans inaugurait le Carnaval. Vêtu en général des siècles passés, avec un casque phénoménal et une Durandal longue de deux mètres, des éperons terribles ; la poitrine constellée de décorations, le général Managgia la Rocca, monté sur un baudet, faisait chaque année son apparition au Corso — que le temps fût beau ou pluvieux — suivi de son état-major et inaugurait ainsi le Carnaval.

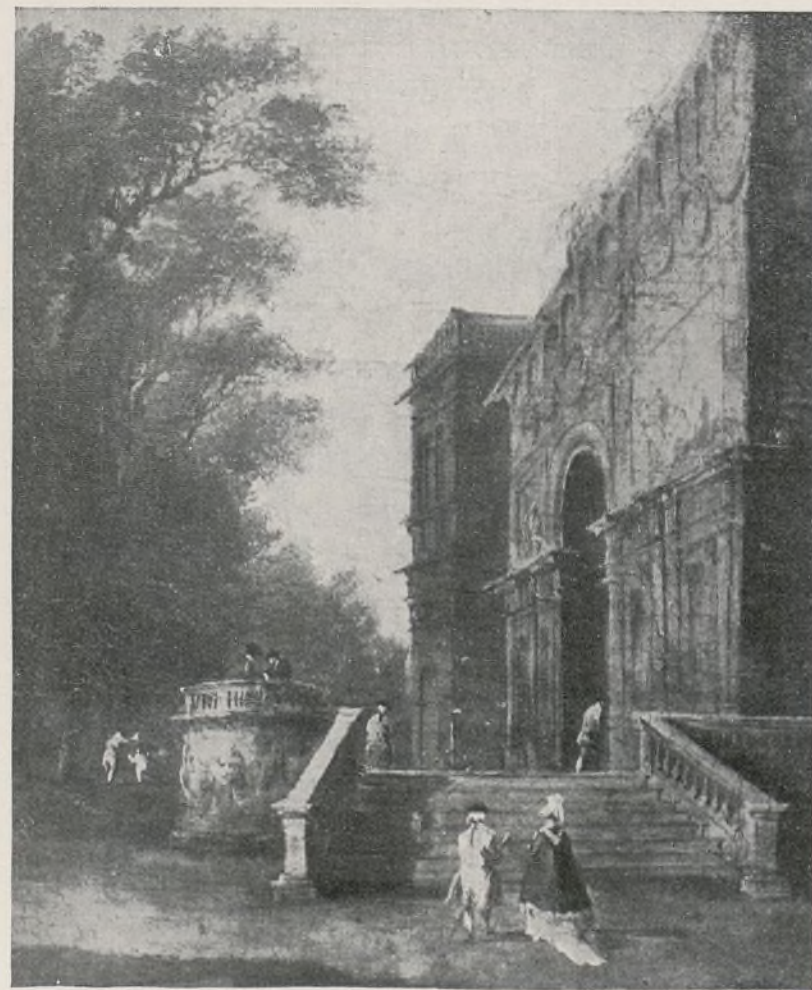
Aux types individuels il faut adjoindre des types collectifs si l'on peut s'exprimer ainsi. Par exemple, les joueurs à la loterie forment une catégorie indéfinie de types. Si vous avez l'occasion de vous trouver le vendredi dans quelque bureau de loterie populaire, vous vous dériderez à entendre les dialogues entre les joueurs et les employés. Avec une mimique exhubérante, la bonne femme raconte le rêve qu'elle a fait et demande à l'employé les numéros cabalistiques que son rêve comporte et qu'elle doit jouer.

Vous entendrez l'employé qui vient de consulter le livre des songes dire par exemple :

— Avez-vous rêvé d'un monstre ? numéro 19.

— Il vous dévorait le cœur ? numéro 71.

— Votre mari vous trahissait ? numéro 34.

La Villa Médicis au XVIII^e siècle
Petiton, ph.
PAR GUARDI

De pauvres hères en haillons vont jouer les quelques sous qu'ils ont en poche, avec un air serein comme s'ils étaient sûrs du gain ; d'autres ont un air farouche, d'autres encore timide et craintif. On voit se succéder tous les jeux de physionomie.

Devant les boutiques de la Loterie, il y a toujours des gens qui consultent les numéros des tirages passés pour faire de nouvelles combinaisons ; les uns demandent conseil aux amis plus experts, les autres enfin, encore indécis, attendent un autre songe ou quelque fait saillant qui leur fournisse un terne.

Le tirage a lieu le samedi vers cinq heures et les numéros extraits sont aussitôt affichés. Il y a foule alors devant les boutiques ; tous regardent, commentent, et chaque visage a une expression différente. Il y a l'homme qui maudit le sort trompeur ; la béguine qui lance une injure au *frate* ou moine qui lui a donné de mauvais numéros ; la servante qui soupire de voir crouler ses espérances ; un terne lui eut permis d'épouser son amoureux ; la vieille branle la tête et s'en va en marmottant ; le petit marchand pense à ses créanciers et s'éloigne la tête penchée. Enfin, il y a le joueur philosophe qui dit en lui-même : ce sera pour une autre fois.

Qui veut étudier d'autres types collectifs doit aller place Montanara, qui a succédé au Ghetto démoli. Là se sont réfugiés les juifs pauvres à la recherche de clients ; les ouvriers sans travail s'y réunissent en attendant l'offre ; les paysans des alentours y viennent acheter leurs outils de labour.

Mais la place Montanara est aussi le rendez-vous des escarpes, des vagabonds, des apaches, de toute l'écume de Rome.

LES FEMMES ROMAINES. — Dès l'antiquité, les femmes romaines ont été réputées pour leur beauté et elles ont conservé ce gracieux et précieux privilège.

Parmi les différents types qui sont le produit du mélange des races, on distingue encore, mais principalement chez le populaire, le type pur de la race. La vraie femme romaine est haute de stature, aux formes amples et sculpturales comme la Vénus de Milo, à la carnation d'un blanc mat, aux yeux et aux cheveux noirs, quelquefois ondulés. Ce type est encore commun parmi les populations des Castelli romains, qui, elles, ont moins fusionné avec les éléments étrangers.

La femme blonde n'a pas le teint des septentrionales ; elle est plutôt pâle et le ton des cheveux plus ardent. Celles au blond-châtain ont toutes les gradations de nuances et les joues vives. Assez rares sont les femmes aux cheveux d'un blond-chaud cuivré ; plus rares encore les rousses.

La femme blonde aux yeux céruléens, rappelant la femme du nord, est un type devenu commun depuis une trentaine d'années, mais son expression est toujours méridionale.

Le type le plus tranchant, tout-à-fait méridional et également romain, est celui



Un tombeau romain au dessous de Tivoli

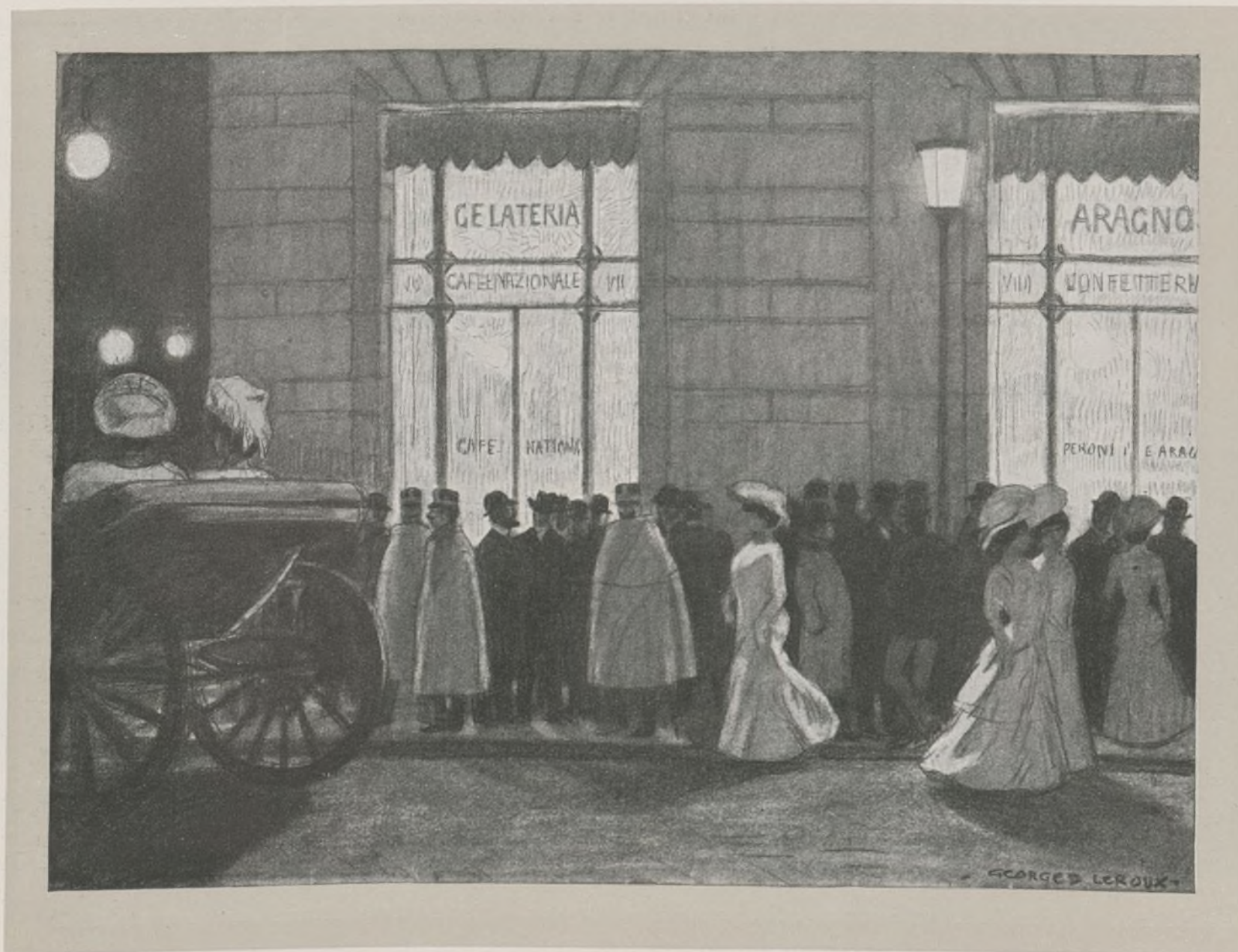
de la femme au teint basané, aux cheveux d'un noir de corbeau, aux yeux de flamme, d'un noir sombre et profond, où se lit la passion ardente. Ce sont peut-être les préférées, aussi parce qu'elles ont les formes gracieuses et délicates.

Les albinos et les femmes aux cheveux blonds cendré ne manquent pas, mais ce sont des exceptions.

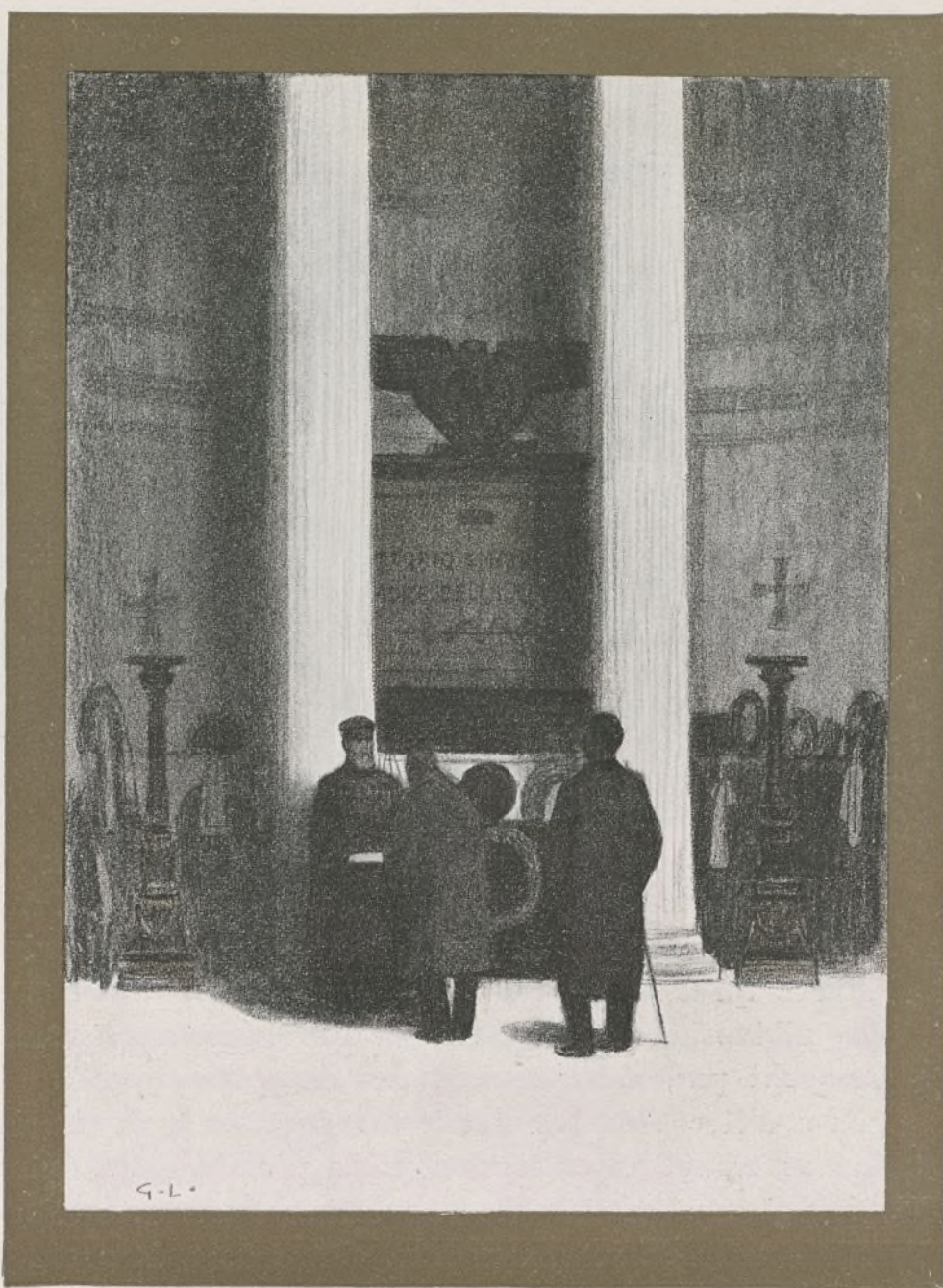
Fièvre d'être née sur les rives du Tibre, la femme romaine se trouve complètement dépaysée dans les autres villes. Elle brûle du désir de voir Milan, Paris et Londres, mais elle a hâte de retourner à sa ville natale, la nostalgie l'envahit.

Ce n'est qu'à Rome qu'elle peut avoir son Pincio pour la promenade d'hiver ; la place Colonna pour la promenade du soir l'été ; les grandes églises tièdes en la saison froide et fraîches en la saison torride. Puis ce sont les excursions joyeuses aux Castelli, les côteaux romains, toujours verts et garnis de pampres aux grappes d'or l'automne venu ; puis les expansives *ottobrate*, la nuit ardente et toujours inoubliable de la Saint-Jean ; puis encore, disons-le, le vin blanc de Frascati, pétillant et agréable au palais ; pour le romain c'est le *nec plus ultra* des vins, l'ambrosie.

La femme romaine n'a pas l'élégance native et de haut goût de la parisienne, mais elle sait donner à sa toilette en la simplifiant, une tournure qui lui est propre et non dépourvue de grâce. Elle adoptera les modes de



Le Corso devant le Café Aragno



Au Panthéon. Les visiteurs signent au tombeau de Victor Emmanuel.

Paris, de Londres en leur faisant subir des modifications. Les couleurs vives ne sont point de son goût et elle a le sentiment de l'harmonie des teintes. Ce que la femme romaine a surtout de remarquable, c'est l'abondance de sa chevelure et la blancheur de ses dents. En outre, l'artiste apprécie beaucoup le modèle de sa bouche.

La romaine n'est point excessivement casanière ; elle aime assez se faire voir en public ; aussi, par n'importe quel temps, voit-on beaucoup de femmes par les rues. Grands et petits cafés sont toujours pleins de dames et, tout autant que son mari, la femme du peuple fréquente l'*osteria*.

Après le Pincio, la promenade favorite des dames romaines est dans les allées ombrées de la villa Borghese, parc immense où le rêveur, ce qui n'est point le fait du romain, peut s'isoler à sa guise. Depuis les nouvelles voies percées en ces dernières années hors les murs, les riches qui ont voiture préfèrent pousser plus loin et leurs magnifiques attelages sillonnent la route des Monti Parioli, la villa ou parc Doria Pamphili, la via Angelica, etc.

La romaine en général est foncièrement religieuse, mais sans bigotisme. Elle aime beaucoup la danse et elle peut se procurer ce divertissement à peu près toute l'année, car à Rome l'on danse en n'importe quelle saison ; si les cavaliers manquent les dames dansent entre elles.

Autrefois c'étaient les transtévérines qui étaient réputées pour leur beauté classique ; aujourd'hui les Monti, le Borgo, les Prati, les quartiers du centre ont cet ancien privilège du Transtévère en partage.

L'aristocratie et la haute bourgeoisie offrent des beautés de premier ordre, mais on les compte, tandis que dans la petite et moyenne bourgeoisie, dans les classes populaires elles sont fort nombreuses et l'on y trouve des types d'une rare finesse de traits. A travers les vitrines des magasins on aperçoit des couturières, des modistes, des vendeuses, qui revêtues de dentelles brilleraient dans maint salon aristocratique. Les beautés plastiques, les modèles pour les artistes viennent des campagnes environnantes.

Dans les classes populaires les mariages sont obligatoires ; n'importe son état et sa condition, il est bien rare que la

jeune fille ne trouve point mari. Le mariage célébré, époux, témoins, parents et amis vont à l'auberge ou au café, faire un abondant déjeuner ou prendre des rafraîchissements.

Dans la bourgeoisie les jeunes filles ont beaucoup moins de liberté que dans les classes ouvrières ; elles ne sortent pas sans être accompagnées de la mère, ou du frère, ou d'une domestique. Une fois mariée, alors, elle prend sa revanche de sa réclusion de jeune fille ; Madame sortira le plus souvent possible, soit avec son mari, soit seule.

Les noces dans la bourgeoisie sont plus ou moins pompeuses, suivant la situation de fortune de la famille de l'époux. Après le mariage, l'épouse distribue sa couronne de fleurs d'oranger à ses amies et offre des rafraîchissements, une collation chez elle, sinon un banquet dans quelque grand restaurant. Beaucoup invitent parents et amis au restaurant de la gare. De cette façon, après le dîner, les époux prennent le train et vont passer leur lune de miel dans quelque station plus ou moins lointaine. Les villes préférées sont Naples, Florence et Venise ; mais ceux qui en ont les moyens vont passer quelque temps à Paris, ce qui est le rêve de tous.

C'est ainsi qu'autrefois faisait l'aristocratie, aujourd'hui elle procède autrement. Les époux, s'ils ne l'ont pas, louent une villa ou un palais à Frascati, à Tivoli, à Anzio ou à Mettuno pour y passer la première semaine de leur union, puis ils font un long voyage à l'étranger.

Aux mariages de la bourgeoisie et de l'aristocratie il est d'usage absolu d'offrir à temps voulu des présents à l'épouse. Le plus beau cadeau doit être celui de l'époux ; ensuite viennent les parents des deux conjoints, les sœurs, les frères, les proches, les parrains, les marraines et les amis.

Quelques jours avant les noces, la fiancée fait dans une pièce de son appartement un étalage des cadeaux reçus, et les amies vont les admirer ou... les critiquer.

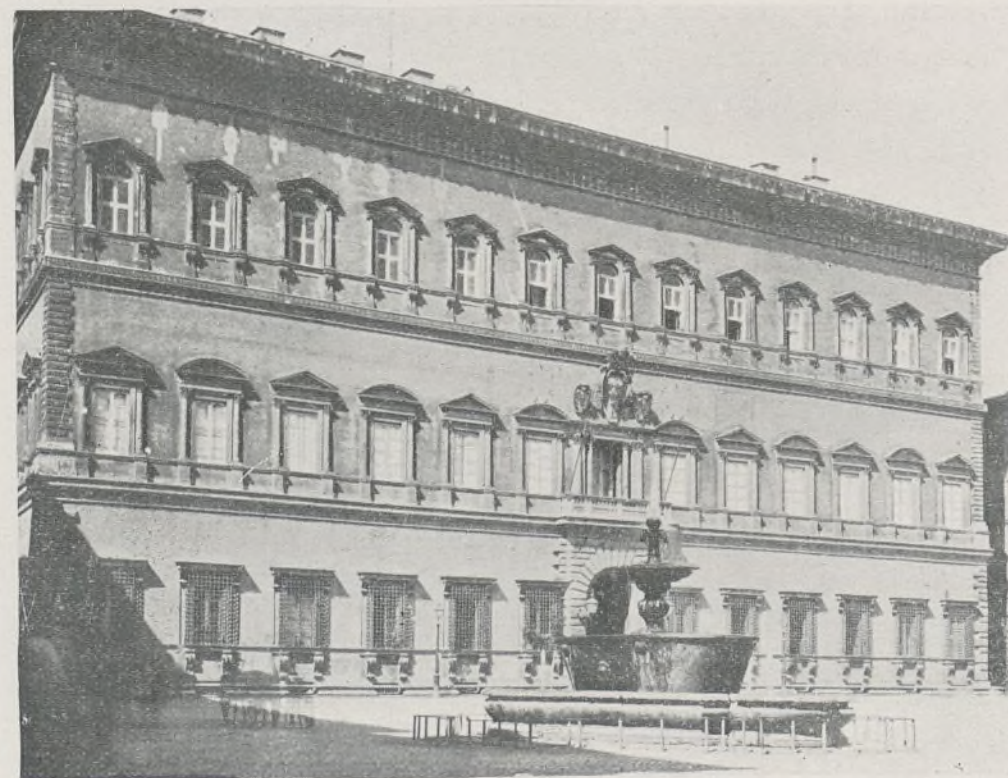
S'il s'agit de grandes familles, la liste des dons est publiée dans les journaux avec les noms des donateurs.

L'époux ne reçoit de cadeau que de sa fiancée. Toutefois il arrive aussi que les amis ou ses compagnons de bureau, si c'est un fonctionnaire ou un employé, lui envoient collectivement un présent. Le soin de meubler et d'orner l'appartement nuptial revient à l'époux, l'épouse n'apporte que son trousseau et sa dot, si elle en a une.

Les classes populaires sont moins formalistes et se passent des règles en usage chez les classes élevées. Si par exemple la fiancée est plus riche que le fiancé, c'est elle qui pourvoit à tout ; dans tous les cas elle apporte le linge de lit et de table.

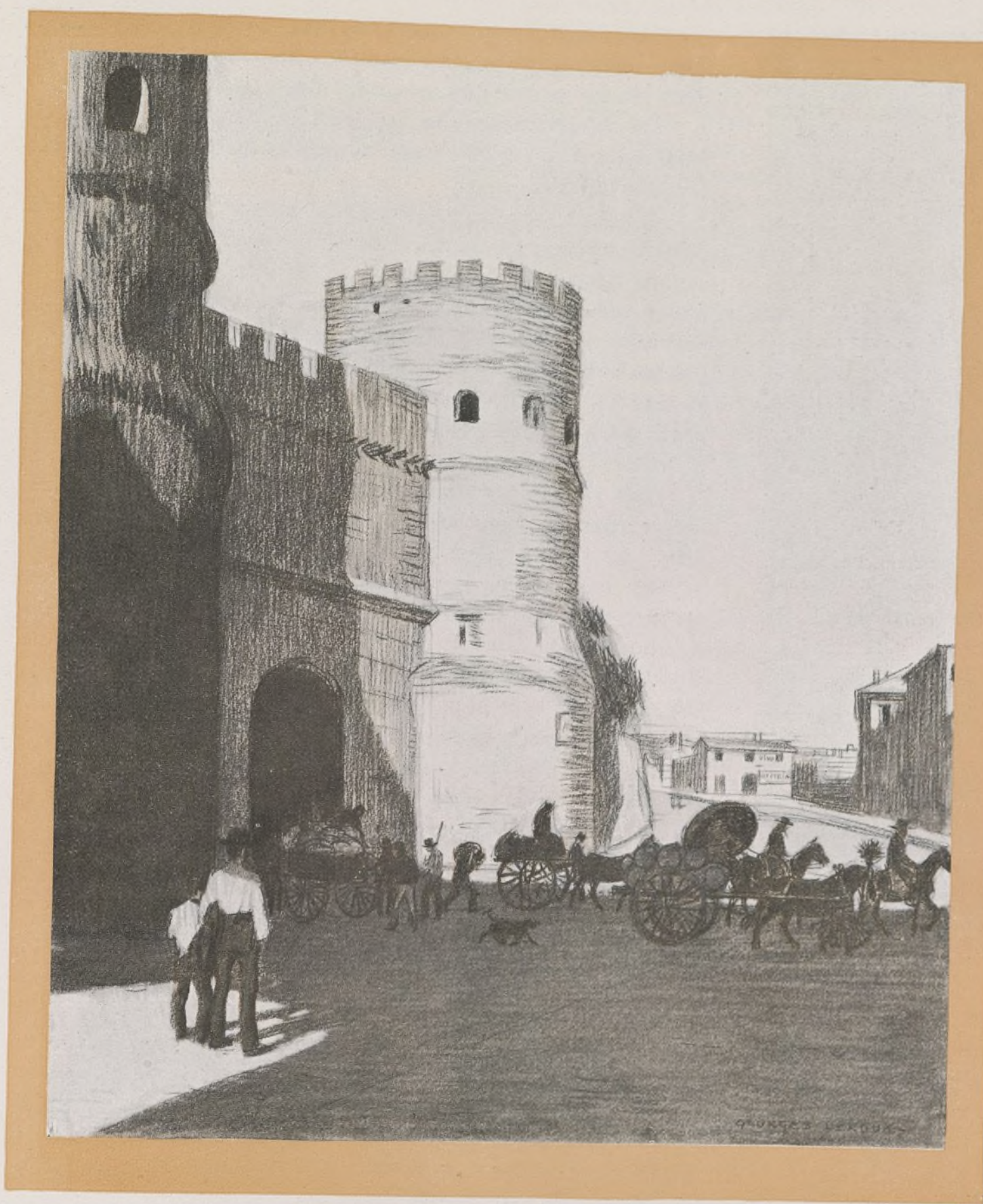
CURIOSITÉS. — Rome est, entre toutes, la ville qui a le plus d'appellations : premièrement, lu à l'inverse, son nom est « Amor ».

Suivant la pensée que l'on y attache et les circonstances, Rome s'appelle « Urbs », la « Ville des Césars », la « Ville Papale », le « Berceau de la Latinité », la « Capitale ou le



Le Palais Farnèse

R. Mosconi, phot



La Porte Saint-Jean

Centre de la Chrétienté », la « Ville aux sept Collines », la « Ville Eternelle », la « Capitale d'Italie ».

Ces différentes appellations se lisent dans les livres, dans l'histoire, dans toute étude sur Rome, dans tout article de journal et dans tout roman de caractère romain.

Rome est même appelée la « Ville aux obélisques », parce qu'elle en a douze dominant diverses places ; la « Ville des basiliques » dont elle a cinq dites majeures et beaucoup de mineures ; la « Ville des fontaines », la « Ville des villes », la « Ville des Martyrs », etc. Mais l'appellation la plus fréquente est celle de « Ville Eternelle ». On dit souvent qu'à Rome tout est éternel ; les « questions » de même que les monuments. En effet, il y a à Rome des questions qui se débattent depuis de longues années, sans qu'on arrive à les résoudre. C'est l'éternelle question de la place Colonna, c'est-à-dire la mise en état de ce principal centre de la vie mondaine, pour lequel chaque année on présente dix à douze projets sans que l'on se décide à en choisir un. C'est l'éternel monument de Victor Emmanuel, que l'on n'arrive jamais à terminer. C'est encore le palais de justice, qui s'éternise et dont l'achèvement demandera bien des années. Aussi, chaque fois que se présente un projet édilitaire, les Romains ne manquent-ils pas de dire : « il sera éternel comme les autres ».

Je me borne à vous citer ces trois « questions éternelles », mais il y en a bien d'autres.

Une des curiosités typiques de Rome ce sont les madones ; les images de la Vierge qui décorent presque toutes les rues de la ville, ont leur petite niche à la façade des palais et des maisons. Il y en a en marbre, en bronze, en terre cuite, en

majolique, à l'huile, à fresque, en clair-obscur, presque toutes belles et, dans le nombre, il en est qui sont de vraies œuvres d'art dignes de figurer dans une église. Sous chaque image brûle la lampe, le luminaire que la dévotion publique a soin d'alimenter. Ce culte à la Vierge est très ancien ; il y a de ces madones sur lesquelles les siècles ont laissé leur teinte.

Anciennement, la veille de Noël, de nombreux *pifferari*, joueurs de cornemuse, venaient des monts et des pays environnants, faire une pieuse aubade, aux principales madones de l'Urbs. Aujourd'hui encore, quelques groupes de *pifferari* se voient la veille de Noël dans les quartiers populaires. Ils font leur tournée le matin vers l'aube et le soir un peu avant le coucher du soleil. Ces montagnards, joueurs de cornemuse, viennent dans leurs costumes pittoresques.

Les inondations du Tibre donnent lieu à une pêche curieuse : celle des troncs et branchages d'arbres, des corps d'animaux que charrient les flots limoneux du fleuve. Chaque année il y a deux ou trois de ces crues du Tibre ; celle de 1870 fut la plus forte.

L'heure de midi est annoncée aux Romains par un coup de canon, qui, du haut du Janicule se tire à l'heure précise. Vous voyez aussitôt les passants s'arrêter, tirer leur montre et la régler s'il y a lieu. Sans même attendre le coup de canon et pour avoir l'heure à la seconde même, beaucoup se mettent en arrêt sur les places ou dans les rues d'où l'on

peut apercevoir la tour du Collège Romain et y fixent leur regard. En haut de la tour pointe une hampe ; à midi précis une grosse boule descend se poser dessus et c'est le signal pour le canonnier du Janicule de tirer. Il y a quelques années, c'était du château Saint-Ange que partait le coup de canon.

ROME ACTUELLE ET ROME DE L'AVENIR. — En 1870, Rome comptait 200.000 habitants ; aujourd'hui sa population est d'un demi-million environ ; cet accroissement est dû à l'invasion des piémontais, lombards, toscans, génois, vénitiens, napolitains et siciliens. Ses industries en dehors des œuvres d'art et objets religieux, sont encore dans l'enfance.

Ville de consommation, comme je l'ai dit plus haut, la vie y est devenue chère, spécialement durant la saison des étrangers, de décembre à juin.

Bien des tentatives ont été faites pour y implanter des industries, mais elles ont toujours été en butte à des difficultés insurmontables.

Le gouvernement ne les encourage pas, tout au contraire. Il voit une responsabilité trop grande à concentrer un élément considérable ouvrier dans une capitale où le pouvoir ecclésiastique n'a pas désarmé devant le pouvoir civil.



La Fontaine de Trévi. Ph. Mascioni



La Fontaine de Trevi

Le fait que le chiffre de la population a plus que doublé dans l'espace de trente années, a eu pour conséquence la cherté des loyers. Ils augmentent démesurément et ont doublé de prix en ces dernières années.

Depuis la crise édilitaire on n'ose plus construire de grandes maisons. On construit des *villini* ou maisons de plaisance et des hôtels pour les riches. Le peuple est relégué en des quartiers malsains et sales, ou en d'énormes casernes qui ont été construites dans les faubourgs. Depuis longtemps on étudie le problème des maisons ouvrières, mais les initiatives manquent et jusqu'ici bien peu de chose a été fait. Ce n'est pourtant pas la place qui fait défaut, mais la municipalité craint plutôt de déparer la ville, qui suivant elle, doit garder son aspect monumental.

Rome a cependant un avenir comme capitale du Royaume d'Italie.

Un projet a été élaboré en vue d'ériger, autour de la circonvallation de ses vieux murs, de vastes quartiers avec deux grands parcs : l'un au nord, l'autre au midi.

On va commencer la construction d'une ville-jardin de 1400 maisons, à environ trois kilomètres de la porte de Saint-Jean-de-Latran.

D'autres grands projets sont en perspective, entre autres celui de tracer un boulevard de 90 mètres de largeur, conduisant en ligne droite à la mer. Un chemin de fer à traction électrique porterait à la plage en 20 minutes. Comme conséquence naturelle, il y aurait à construire sur la plage un bourg, qui avec le temps pourrait devenir une ville et le port de Rome à la mer est toujours à l'étude. Il serait question d'ouvrir un canal, partant de la porte Saint-Paul et aboutissant à la plage d'Ostie.

Les projets, les grands projets ne manquent pas et sont même approuvés par les autorités compétentes. Ce qui manque, c'est l'argent pour le mettre à exécution.

De toute façon, il est certain que Rome, telle qu'elle est aujourd'hui, est insuffisante à loger ses cinq cent mille habitants.

LES FRANÇAIS A ROME. — A tout seigneur, tout honneur.

M. Barrère, notre ambassadeur à Rome depuis plus de dix ans, ne manque jamais une fête publique, une grande cérémonie, et c'est aussi au palais Farnèse que se donnent les plus belles réceptions. Et quel cadre merveilleux que les salons de ce palais, ornés de fresques admirables ! Et quelle magnifique résidence pour le représentant d'un grand pays ! Tous les Français qui sont à Rome ou qui ont vu Rome ne peuvent que désirer que la France en fasse l'acquisition.

Le monde ecclésiastique français est représenté par le cardinal Mathieu. Tout compatriote de distinction qui vient à Rome, se croit en devoir de faire visite à ce prince de l'Eglise. Si notre ambassadeur Barrère est le représentant civil et politique de la nation, le cardinal Mathieu en est le représentant moral et religieux. Après M. Barrère, le personnage civil le plus important est le directeur de l'Académie de France, M. Carolus-Duran.

La villa Médicis, autre résidence princière, est fréquentée comme le palais Farnèse, comme le salon du cardinal Mathieu, tout autant par les Italiens que par les Français et peut-être plus.

Si à Rome les Français ne sont pas considérés comme des étrangers, cela est dû en partie aux affinités de caractère des deux nations, mais plus encore à l'affabilité des représentants de la France : diplomates, ecclésiastiques et artistes.

PAUL ZIEGLER



Ecrivain public

Les Livres

CONSIDÉRATIONS INACTUELLES, PAR FRÉDÉRIC NIETZSCHE, traduites par HENRI ALBERT. (Mercure de France, édit.). ♦
 ESSAIS CHOISIS DE CRITIQUE ET DE MORALE, PAR THOMAS CARLYLE, traduits par EDMOND BARTHÉLEMY. (Mercure de France, édit.). ♦♦♦♦♦
 TEXTES CHOISIS DE LÉONARD DE VINCI, traduits par J. PÉLADAN. (Mercure de France, édit.). ♦♦♦♦♦
 GRISAILLES, PAR LA PRINCESSE ALEX. DE LA TOUR ET TAXIS. (Lejeune, édit.). ♦♦♦
 A TRAVERS L'INDE EN AUTOMOBILE, PAR URBAIN FAYDIT DE TERSAC. ♦♦♦♦♦
 L'ART CHEZ LES FOUS PAR MARCEL RÉJA. (Mercure de France édit.). ♦♦♦♦♦
 LES ALHAMBRA, PAR ZACHARIE ASTRUC. (Lejeune, édit.). ♦♦♦♦♦
 CORRESPONDANCE ET VOYAGE A L'ÉTRANGER DE TH. DOSTOIEVSKI, traduits par J.-W. BIENSTOCK. (Mercure de France édit.). ♦♦♦♦♦
 PHILOSOPHIE DES PARFUMS, PAR CHARLES RÉGISMANSET, (Sansot, édit.).
 TAINE HISTORIEN DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, PAR M. AULARD, (Colin, édit.). ♦

M. Henri Albert ajoute, avec la première série des *Considérations inactuelles*, un nouveau volume à la traduction des œuvres complètes de Nietzsche qu'il dirige. Cette première série comprend deux attaques violentes, deux pamphlets, pourrait-on dire, l'une contre Strauss, *sectateur et écrivain*, l'autre contre l'école historique allemande. Elles furent écrites en 1873 et en 1874. Exaspéré par le triomphe des *Philistins cultivés*, Nietzsche leur crie que ce n'est pas la culture allemande qui a vaincu la France, et qu'ils n'ont pas le droit d'invoquer la victoire, pour l'imposer. Et, pour ne pas s'en tenir aux généralités, il prend corps à corps David Strauss qui, pour lui, personnifie le type, et il montre ce qu'il y a sous cette érudition prétentieuse. Puis, dans une seconde étude, *De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie*, il oppose à la doctrine allemande ses vues sur la culture supérieure. Cette brève analyse indique l'intérêt passionnant du volume ; il convient à des lecteurs que certains ouvrages de Nietzsche n'atteignent pas.

* *

On peut, sans risquer de se tromper, prédire un gros succès aux *Lettres de Thomas Carlyle à sa mère*. Surprendre dans l'intimité un homme comme Carlyle, l'entendre parler de chemises de flanelle, de blanchissage, de pots de beurre, c'est un plaisir qu'on ne saurait laisser échapper. Il y a, heureusement, autre chose dans cette correspondance. Je ne dirais pas que tout Carlyle s'y retrouve. Ce n'est pas dans des lettres à sa mère qu'un génie de cette taille, si confiant qu'il soit, se révèle tout entier. Au contraire, à lire ces pages si simples, si claires, on se demande parfois comment il a pu les écrire. Pourtant, dans sa manière de prendre la vie, et de juger des hommes et des choses, on relève bien de traits caractéristiques de sa manière, et cette correspondance constitue, en somme, une excellente introduction à la lecture de ses œuvres.

* *

M. Barthélemy a eu la bonne idée de traduire une partie de l'œuvre critique de Carlyle. Le choix est excellent. Les essais intitulés *Signes des Temps, Caractéristiques*, écrits en 1829 et en 1831, ont une très grande importance, Carlyle y peint la situation intellectuelle et morale de l'Europe au lendemain de la Révolution, et il y développe les conclusions de son ouvrage sur la Révolution Française. Ses essais sur l'histoire, sur Burns, sur Johnson, et surtout l'essai sur Goethe devaient aussi figurer dans une sélection des études critiques de Carlyle. Il est à souhaiter que M. Barthélemy publie bientôt une seconde série, où se trouverait l'essai sur Voltaire.

* *

On connaît surtout les écrits de Léonard de Vinci par oui-dire. Déchiffrer ses manuscrits soit dans les originaux, soit même dans

les reproductions qui en ont été données, ce n'est pas à la portée de tout le monde, et les éditions sont rares ou inabordables. Et pourtant comment négliger les ouvrages de l'homme en qui Humboldt voyait le plus grand physicien, Hunter, le meilleur anatomiste de son temps. Je sais bien qu'en lisant les vieux écrits, nous avons une tendance à prêter à leurs auteurs des pensées qu'ils n'ont pas eues, à les interpréter avec nos idées modernes, notre science moderne ; tel mot semble contenir la solution d'un problème qu'en réalité l'auteur n'a pas aperçue. On ne peut nier pourtant que Léonard de Vinci ait pressenti plusieurs des découvertes les plus importantes des âges suivants. Il a été bien près d'établir la loi de la gravitation universelle. En rapprochant de ses dessins, ce qu'il dit du cœur on a pu supposer qu'il avait compris le rôle de cet organe dans la circulation. Une immense imagination, une curiosité inlassable, une extraordinaire ouverture d'esprit, et, avec cela, un sens réel de la méthode unissant l'expérience à la synthèse, l'ont amené, dans tous les domaines, tout près des découvertes les plus diverses et les plus hautes.

Ce sont évidemment ces pages qu'on lira avec le plus d'intérêt dans les textes choisis, publiés par M. Péladan. Mais il ne faudra pas négliger les autres, les maximes morales, les pensées sur la religion, des notes amusantes et parfois bien naïves sur les animaux ; il faudra lire aussi les descriptions, par exemple cette curieuse représentation du déluge, faite en vue d'un tableau, cette représentation d'une bataille, deux modèles d'observation attentive et profonde. En un mot, il faut tout lire, car c'est le seul moyen de comprendre et d'atteindre ce génie multiple. Ces *Textes choisis*, qui font souhaiter une publication intégrale, sont assurés du succès.

* *

Un succès égal sera réservé par les bibliophiles aux *Grisailles*, de Mme la princesse Alex. de la Tour et Taxis. Les trois récits contenus dans ce volume sont bien menés ; on est pris par le tour étrange, hoffmannesque qui y règne, et l'on est charmé par les illustrations dessinées de la main même qui écrivit le texte. L'éditeur Henri Leclerc a su faire de ce livre une véritable œuvre d'art. Au milieu des publications dites artistiques et si peu soignées qui encombrant les vitrines des libraires et les rayons des bibliothèques, c'est plaisir d'en rencontrer une où tout a été prévu pour satisfaire les amateurs les plus délicats.

* *

Mlle Faydit de Tersac a parcouru l'Inde en automobile ; elle a pu ainsi explorer bien des coins reculés, où les voyageurs n'ont généralement pas accès. Aussi lira-t-on avec intérêt les notes de voyage que publie l'intrépide voyageuse. On n'y retrouvera pas les descriptions que rééditent la plupart des touristes, sans se lasser, mais non sans fatiguer les lecteurs. Par contre, on y relèvera bien des paysages originaux. Mlle de Tersac s'est gardée de prendre les chemins battus ; ce n'a pas été sans l'entraîner en des aventures pénibles, ou seulement désagréables ; mais, en bons égoïstes, nous ne le regretterons pas, tout au plaisir d'avoir des impressions nouvelles et de connaître une Inde peu racontée. Une fois encore, bénissons l'automobile pour les horizons qu'elle nous découvre et pour le talent de ceux qui savent en user comme Mlle de Tersac.

* *

M. Marcel Réja, étudie, dans un très pénétrant ouvrage, *l'Art chez les Fous*. Ce n'est pas une question facile. Où commence la folie ? Où commence l'Art ? Il faudrait, avant tout, fixer les limites de l'une ou de l'autre ; et qui pourrait se flatter d'y réussir ? M. Marcel Réja s'en tient aux fous avérés, et il recherche non-seulement quelles formes d'art, quelles tendances se manifestent chez les fous, mais ce que devient l'art chez des hommes qui possédaient le sentiment artistique, avant

d'être atteints par l'aliénation mentale. Il étudie successivement le dessin, la poésie, la prose, et arrive à des conclusions dont je retiens celle-ci : « Les perturbations psychiques sont susceptibles de déterminer l'apparition d'une activité artistique complexe. » L'ouvrage, illustré de vingt-six dessins des plus curieux, est tout-à-fait neuf. Il sera très discuté, ce qui est le privilège des œuvres sérieuses.

* *

Ils sont rares aujourd'hui, les artistes qui possèdent, pour exprimer leur pensée, le triple talent du sculpteur, du peintre et du poète. Zacharie Astruc fut un de ceux-là, et son livre *Les Alhambras*, qui paraît aujourd'hui, prouve que, chez lui, le poète sut égaler le peintre. On se rappelle ses intenses évocations de l'Espagne, ses fines aquarelles où éclataient un admirable sens de la couleur, une merveilleuse intelligence de la nature et de l'âme espagnole. On se rappelle ses bustes de femmes et de moines. On retrouve, dans ses poèmes, sa belle et claire vision et la justesse saisissante de sa forme. Ajoutons que son œuvre est présentée dans le cadre qu'il eût souhaité. Illustré de dessins originaux de maîtres comme Fantin-Latour, Laurens, Manet, Lhermitte, etc., c'est une publication de luxe que les bibliophiles se disputeront.

* *

M. J.-W. Bienstock, à qui nous devons déjà de connaître un grand nombre d'œuvres russes, publie aujourd'hui, en traduction, *la Correspondance de Dostoïevski*. On lit ce gros volume avec un intérêt soutenu ; non que ces lettres soient en elles-mêmes particulièrement remarquables, mais parce qu'elles complètent, et sur certains points, d'une façon tout-à-fait nouvelle, ce que l'on sait généralement de l'auteur. Combien, dans le grand public, se sont créés un portrait imaginaire de Dostoïevski ! Pour eux, le romancier n'a jamais cessé d'être le jeune libéral gagné aux idées de réforme, compromis par d'imprudentes paroles, condamné à mort et gracié sur l'échafaud, puis envoyé en Sibérie, et, pendant ses années de baigne, mêlé aux pires criminels. Libre, il leur apparaît toujours avec l'auréole du martyr. La lecture de sa correspondance modifiera un peu cette conception à priori. Non qu'elle en atténue les traits douloureux. Tout au contraire on sent chez Dostoïevski une perpétuelle anxiété que ne suffisent à expliquer ni le mal dont il était atteint, ni les pénibles souvenirs de sa jeunesse. En outre, il a manqué à Dostoïevski, pour qu'il lui fût permis d'être heureux, ce qui a manqué, chez nous, à Balzac et à Lamartine, la possession d'une fortune inépuisable, ou tout au moins, les habitudes d'ordre qui en atténuent l'absence. La plus grosse partie de sa correspondance est inspirée par des difficultés d'argent ; ce sont des plans pour se procurer les sommes dont il a besoin, des plans pour obtenir des avances, des plans pour combler les vides creusés à la table de jeu. Cette préoccupation pèse continuellement sur sa pensée et elle n'est pas sans influencer sur ses jugements. Ce que nous voyons aussi dans les lettres, dans le voyage à l'étranger, dans les notes extraites de son carnet, dans les avertissements qu'il met en tête du *Vremia* ou de *l'Epoque*, c'est combien ses idées politiques s'étaient modifiées. Dostoïevski était demeuré partisan d'une réforme qu'il appelait de tous ses vœux, mais il ne la cherchait plus là où il avait cru la voir, au temps de sa jeunesse, et il se montre particulièrement sévère pour la politique de la France et pour la République. Il y a là bien des jugements qui étonneront ceux qui n'ont lu que les romans. Dans les pages sur Paris, Dostoïevski a jugé notre société sans indulgence ; à côté d'opinions très contestables et qui étonnent chez un homme sachant observer, on relève pourtant des observations piquantes et bien justes.

* *

La petite plaquette de M. Charles Régismanset, *Philosophie des Parfums*, mérite d'être signalée. C'est une étude délicate et littéraire sur l'odorat.

Par une fiction un peu vieillie, mais qui n'est pas sans agrément, M. Régismanset suppose qu'il l'a retrouvée dans un vieux manuscrit latin. L'auteur déplorait que, parmi les sens, l'odorat fut si négligé et il avait entrepris de réparer cette injustice. Il traite d'abord du nez, puis de l'odeur, puis des parfums, puis de la philosophie des parfums. Il est docte à la façon de Montaigne qui mêle les anecdotes et les souvenirs aux développements moraux, et aussi à la façon de Rabelais qui appelle un chat un chat et ne recule pas devant les gaillardises. Le livre est joliment écrit et digne de figurer dans la petite collection des *Scripta brevia*.

Ces historiens sont implacables. M. Aulard ne s'avise-t-il point de passer au crible la documentation de *Taine*, *historien de la Révolution française* ? Et que découvre-t-il naturellement ? Que Taine a surtout utilisé les textes congruents aux théories qui lui sont chères. Quel est l'homme, j'entends le mieux intentionné, le plus honnête, le plus consciencieux, qui est assuré de n'en pas faire autant ? Mais, tout de même, le grand écrivain a forcé un peu la note. On avait bien l'impression, en lisant son ouvrage, qu'il n'avait pas su toujours conserver son sang-froid. Le dernier tome de sa correspondance avait encore renforcé cette impression. Le livre de M. Aulard ne permet plus le moindre doute à cet égard. M. Aulard a vérifié les sources auxquelles Taine avait puisé ; il a rouvert, après lui, les cartons des Archives, constaté que beaucoup de documents capitaux n'avaient pas été utilisés, que d'autres avaient été imparfaitement reproduits. Il a noté des généralisations erronées, des anachronismes, etc... La bonne foi de Taine n'est pas en cause. Les erreurs qu'il a commises ont la même origine que celles qui furent relevées dans ses ouvrages sur l'art et sur l'histoire littéraire : sa volonté de ramener à des tendances générales les phénomènes les plus divers en est la cause. Mais si ces erreurs n'ont qu'un danger relatif pour l'histoire de l'art, elles ont des conséquences plus importantes dans l'histoire de l'activité et de la société humaines, et M. Aulard a rendu un véritable service en remettant les choses au point. Je lui en veux pourtant un peu de m'avoir donné des raisons d'aimer le grand écrivain avec moins de sécurité. Mais, j'en veux plus encore à ceux, qui, par l'excès de leur admiration, par l'aveuglement de leur confiance, ont attiré davantage l'attention de la critique sur des défauts confondus avec les qualités. D'ailleurs, les erreurs relevées, la preuve du parti pris établie, il reste une œuvre admirable. Nous ne croirons plus y rencontrer la sérénité de l'histoire, mais nous jouirons toujours des vues puissantes et des pages de premier ordre qui y abondent.

LE LISEUR.

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

Chez l'auteur : *Œuvres nouvelles, les Petites Baraques. La Frousse*, par Jehan Rictus. A signaler deux poèmes nouveaux de Jehan Rictus, *La Frousse* et les *Petites Baraques*. C'est toujours la même intensité d'émotion et de pitié. Nul n'a mieux ressenti, nul n'a mieux exprimé l'amertume des misères sociales.

Chez Gauthier-Villars : *Annuaire du Bureau des Longitudes pour 1908*. Ce précieux petit volume contient, cette année, outre les données astronomiques, des Tableaux relatifs à la Physique, à la Chimie, à l'Art de l'Ingénieur. Nous signalons tout spécialement les Notices de M. G. Bigourdan : La distance des astres et en particulier des étoiles fixes, et celle de M. F. Guyot : L'Ecole d'Astronomie pratique de l'Observatoire de Montsouris. — *Bibliothèque photographique*. Tout le monde, aujourd'hui, est plus ou moins photographe. L'on ne m'en voudra donc pas de signaler, dans la Bibliothèque photographique, la *Monographie du Diamidophénol en liqueur acide*, de M. G. Balagny, où cette méthode de développement est exposée avec une remar-

quable netteté, et la seconde édition des *Positifs sur verre* de M. H. Fourtier. On y trouve, étudiés, avec beaucoup de précision, les divers moyens permettant d'obtenir les positifs sur verre employés dans la lanterne de projection ou le stéréoscope, ou tenant lieu de vitraux artistiques. Ce sont des ouvrages techniques, mais quelle différence y a-t-il aujourd'hui entre les photographes amateurs et les professionnels ?

Chez Flammarion : *L'éducation physique et sportive des jeunes filles*, par Emile André. Trouver réunis, en un volume, par le temps qui court, des petits manuels de Gymnastique Suédoise, Lawn-Tennis, Golf, Patinage, Aviron, Natation, Pêche, Bicyclette, Equitation, Chasse à Courre, Chasse à Tir, Tir au Pistolet, Escrime, Automobile, complétés par des notions d'hygiène et des notes sur le Ski, le Tobogganning, etc., c'est vraiment une bonne fortune. L'ouvrage, très agréablement écrit et illustré de nombreuses figures, donne envie de se livrer à tous les sports qu'il recommande.

Chez Henry Paulin : *La Technique du Livre*, par Albert Maire. Excellent traité où l'auteur, un maître en la matière, étudie le livre, la typographie, l'illustration, la reliure, l'hygiène. Ouvrage indispensable à tous ceux qui se servent du livre, c'est-à-dire à tout le monde. — *La Science au Théâtre*, par A. de Vulabellé et Ch. Hemardinquer. Tout, au théâtre, machinerie, éclairage, chauffage, ventilation, optique, acoustique, pyrotechnie, fantasmagorie, préservation contre l'incendie, a été transformé par les progrès de la science. Ce sont ces applications que nous montrent les auteurs de ce livre, d'une documentation très riche et d'une lecture très agréable.

Chez Pierre Lafitte : *Le Mystère de la chambre jaune*, par Gaston Leroux. Un très amusant roman policier. Le type de Rouletabille, reporter, me paraît appelé à devenir célèbre. — *Les Liaisons dangereuses*, pièce en trois actes, et *Le Hasard du Coin du Feu*, 3 tableaux par Nozière. Ces deux pièces sont tirées de Choderlos de Laclos et de Crébillon fils. M. Nozière a su d'un art très fin, raviver le parfum délicat et troublant du XVIII^e siècle.

Chez Gemen et Bourg, à Luxembourg : *Les Roses*. Tous les amateurs de roses liront ce petit volume, très documenté, très copieusement illustré, qui nous arrive de Luxembourg, un des centres les plus importants de la production et du commerce des rosiers.

Chez P. Rosier : *La Fondrière*, roman, par Maurice Demangeat.

Chez J.-B. Baillière : *Eleavage et dressage du cheval*, par J. Bonnefont. Ouvrage clair, complet, bien illustré, le type des livres que réclament aujourd'hui non seulement les amateurs, mais les professionnels.

Chez L. Michaud : *Sur l'œuvre de Pierre Loti*, par Victor Orban, un délicat recueil de vers sur les paysages qui inspirèrent Loti.

Chez Ch. Delagrave : *Anthologie des Poètes français du XIX^e siècle (1800-1866)*, par G. Pellissier. De plus en plus, avec l'effrayante production littéraire, les anthologies sont bienfaisantes. Encore faut-il que le choix soit judicieux. C'est le cas de celle que nous signalons, une des meilleures qui aient été publiées. — *Œuvres complètes d'André Chénier, Tome I, Bucoliques*. Après les éditions de G. de Chénier et de Becq de Fouquières, il restait à donner une édition critique et définitive du poète. Elle nous est donnée par M. Paul Dimoff qui me semble avoir fait un travail de premier ordre.

Chez Fayard : *Les Aventures du roi Pausole*, par Pierre Louÿs. Signalons l'apparition dans la collection *Modern-Bibliothèque*, de l'amusante fantaisie de Pierre Louÿs, agrémentée d'une spirituelle illustration de Carlgèle.

Chez Mulo : *Fabrication des Huiles minérales et leur emploi à l'éclairage et au chauffage*, par MM. Magnier et N. Chryssochoides. Manuel utile et qui intéresse à la fois l'économie domestique et l'économie politique.

Chez Plon : *Au service de la France*, par Saint-Cénery, livre vibrant et passionné où, après Bourget, l'auteur pose l'émouvant problème de la conciliation du devoir militaire et civique et du devoir religieux.

Chronique Sportive

[illegible]

On a pris l'habitude de considérer le meeting de Monaco comme le véritable championnat du monde de yachting automobile. Et si, officiellement, la quinzaine monégasque ne prétend pas à ce titre, on peut dire qu'elle le mérite amplement. L'International Sporting Club qui en assume depuis cinq ans l'organisation offre cent mille francs de prix et les courses se déroulent dans le plus merveilleux pays du monde. Ces deux raisons suffisent à expliquer pourquoi les constructeurs, comme les propriétaires de canots, tiennent à faire chaque année, en avril, le voyage de Monaco.

Les premiers profitent du retentissement mondial des courses pour assurer leur publicité ; les seconds y trouvent l'occasion d'un déplacement dont les frais sont en partie couverts par les organisateurs des courses puisqu'une garantie est assurée à chaque concurrent.

Le meeting de 1908 qui commencera dans trois semaines aura autant d'importance que les années précédentes, même si nous nous en rapportons à la seule liste d'engagements que nous puissions connaître au moment où nous écrivons ces lignes. Il apparaît comme peu probable que le record du nombre des concurrents soit battu, mais c'est là un point secondaire quand on considère la valeur des engagés de certaines catégories.

Reconnaissons d'abord que les organisateurs ont pris toutes mesures pour qu'aucun type de canot ne fût exclu du meeting et, sagement, pour les catégories de gros canots, ils ont adopté le règlement à l'alésage lequel tend à s'internationaliser pour les épreuves de tous genres. Par exemple, les racers ont une série dont les moteurs sont alésés à 155 comme pour le grand prix de l'A. C. F. et les constructeurs les plus sérieux qui préparent des voitures pour Dieppe ont profité de l'occasion pour essayer leurs moteurs : Brasier, Panhard, Fiat, pour ne citer que les principaux.

Dans la série des grands racers dont la force en chevaux n'est pas limitée, on trouve Lorraine-Dietrich, Brasier, Le Blon, Panhard, Mutel, Delahaye et l'anglais Wolseley pour les moteurs ; Despujols, Mégevot, Arbel-Pérignon, Belvase, Saunders, Deschamps-Blondeau pour les coques.

Les catégories de cruisers sont également honorablement composées ; les coques sortent de chez Despujols, Deschamps et Blondeau, Mégevet, G. Pitre, etc, les moteurs sortent des grandes maisons : de Dion, Picker, Mors, Mutel, Minerva, Ariès, Gnome, etc.

Parmi les cruisers, il convient de signaler particulièrement les plus petits qu'on a appelés justement les «voiturettes nautiques» parce que ce sont des canots qui coûtent peu d'achat et d'entretien.

On retrouve là naturellement nos meilleures marques de voitures : Sizaire et Naudin, de Dion, Zedel, Werner, etc. Il y a aussi la Motogoville, le fameux propulseur amovible avec lequel on transforme en peu de temps une embarcation quelconque en canot automobile.

Il serait prématuré d'émettre dès maintenant un pronostic sur ce que donnera le prochain meeting et particulièrement en ce qui concerne les vitesses possibles.

Les constructeurs de coques : Tellier fils et Gérard, Despujols, Pérignon, Deschamps et Blondeau, Mégevet, etc., sont tous convaincus d'avoir fait de grands progrès et ils semblent croire que tous les records seront battus.

Sans doute les hydroplanes ne sont pas admis, mais il y aura des racers « à plans glisseurs » ce qui signifie bien des choses. Il est du reste infiniment probable que les canots seront essayés avant leur envoi à Monte-Carlo et quel que soit le mystère dont les constructeurs prétendent s'en-tourer nous aurons sans doute d'ici le meeting l'occasion de signaler leurs performances.

Ch. A. BERTRAND